

LA
DOCTRINE DE L'UNANIMISME
DANS LES OEUVRES
DE M. JULES ROMAINS

LA DOCTRINE DE L'UNANIMISME DANS LES OEUVRES

DE M. JULES ROMAINS

Par

Emma Laurine Coade

Octobre, 1931

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE I ^{er} .	LA DOCTRINE DE L'UNANIMISME DE M. JULES ROMAINS	1
CHAPITRE II.	L'EMPLOI DE L'UNANIMISME DANS LES OEUVRES COMIQUES DE M. JULES ROMAINS	<u>6</u>
CHAPITRE III.	L'EMPLOI DE L'UNANIMISME DANS LES OEUVRES SERIEUSES	48
CHAPITRE IV.	LA VIE DU GROUPE OU DE L'INDIVIDU QUI EST HORS DE L'UNANIMISME	78
CHAPITRE V.	LA CONTRIBUTION DE M. JULES ROMAINS A LA LITTERATURE MODERNE	85
BIBLIOGRAPHIE		99

LA DOCTRINE DE L'UNANIMISME DANS LES OEUVRES

DE M. JULES ROMAINS

Chapitre Premier

La Doctrine De L'Unanimisme

De M. Jules Romains

La doctrine de l'unanimisme qui marque les meilleures oeuvres de M. Jules Romains s'explique dans le choix d'un groupe de gens au lieu d'un personnage comme la figure centrale d'un ouvrage. Toute l'histoire, toute l'action principale, et tous les caractères se rapportent et tirent leur importance de ce groupe. Comme indique le nom, l'unanimisme exprime la vie d'un groupe considéré comme un seul être, uni et entier. Ce groupe a les qualités de caractère d'une personne, et il réagit à toutes les influences extérieures comme fait une personne.

Beaucoup d'auteurs des temps classiques jusqu'à nos jours ont introduit des foules ou des groupes dans leurs ouvrages, mais en général l'emploi de ces groupes ont eu pour fin leur influence sur un des

personnages de l'histoire. Dans le cas de M. Jules Romains l'individu tient d'ordinaire une position secondaire ⁽¹⁾ (34) et c'est la vie du groupe qui reste le plus important.

M. Jules Romains construit ses groupes avec un soin méticuleux ⁽³⁴⁾ d'où viennent principalement la force, l'unité et le charme de ses oeuvres. Sa nouveauté consiste dans la vie corporelle et spirituelle qu'il donne à ses groupes.

Quant à la vie corporelle des groupes, ils ressemblent beaucoup à des individus parce qu'ils mènent une vie incertaine, quelquefois d'une grande durée et d'une grande importance, mais encore, très courte et très légère. Les groupes se composent d'individus comme le corps de ses parties intégrales: l'individu est sans pouvoir sans son groupe, mais d'un très grand pouvoir quand il s'unit avec son groupe, de même que le groupe perd son pouvoir quand ses membres s'éloignent.

(1) Voir la bibliographie pour l'explication des numéros.

Comme le groupe a absolument besoin de ses membres, l'individu a besoin de son groupe. Quand Bénin, un des copains, voyage seul, l'auteur dit: "Bénin se sentait une âme dévorante. Elle eût absorbé, sans vomir, le groupe le plus épais et le plus trouble. Elle eût calciné la plus dure pensée d'un industriel". (2)

Un groupe peut être grand ou petit, c'est-à-dire, composé de beaucoup ou de peu de membres, et son importance ne dépend pas toujours sur son nombre. Par exemple dans "Les Copains" M. Romain dit que: "Car trois copains qui s'avancent sur une ligne n'ont besoin de personne, ni de la nature, ni des dieux." Dans des autres ouvrages les groupes sont beaucoup plus grands mais la chose importante de tous ces groupes est leur sens d'unité, ou leur unanimité.

Quant à la vie spirituelle des groupes, elle commence sous l'impulsion d'une grande influence qui est exercée quelquefois par un individu, mais quelquefois par un lieu, par un objet inanimé ou par une circonstance. Ils réagissent à des forces extérieures et les interprètent dans des actes ou des états d'âme. Ils ont un esprit qui raisonne, une âme qui sent toutes les nuances de sentiment et de conviction

ordinairement attribuées à une personne, et une conscience qui dirige leurs actes, et qui fait quelquefois des erreurs.

De tous les sentiments de ces groupes le plus grand est celui du pouvoir. Ce pouvoir dirige toute l'action de l'ouvrage; il fait le grand succès du docteur Knock, amène les copains dans leurs actes diaboliques, et dans "Mort de Quelqu'un", il fait survivre le souvenir d'un homme obscur. Mais les groupes peuvent sentir beaucoup d'autres sentiments aussi, selon la cause qui les excite. quelquefois l'esprit unanimiste d'un groupe apporte une plénitude de joie commune à ses membres: un des copains l'exprime dans les mots: "Mais un jour tel que celui-ci ne se termine pas, ne tombe pas dans la nuit. Il remonte au ciel". (2)

Quelquefois c'est le sentiment de la confiance, inspiré par son pouvoir, qui pousse les membres d'un groupe à des actes surhumains, quelquefois la conviction d'une grande vérité qui domine tous ses actes, et quelquefois, comme dans le "Mort de Quelqu'un", c'est une grande vague de tristesse qui s'exprime dans une influence pathétique et tendre.

De même que le caractère d'un individu, le caractère d'un groupe peut se développer. Dans le "Mariage de M. Le Trouhadec" le groupe composé des "Honnêtes Gens" commence très faible mais finit par dominer son créateur.

Les groupes de M. Jules Romains sont très mobiles, (28) et de leur vie corporelle, et de leur vie spirituelle. Dans un seul ouvrage peuvent exister un groupe ou beaucoup de groupes selon la nécessité de l'histoire et la volonté de l'auteur. Ils se composent et se décomposent selon les influences qui les touchent, démontrant ainsi une variété qui fait un des plus grands intérêts de l'unanimisme.

CHAPITRE II.

L'Emploi De L'Unanimisme Dans Les Oeuvres Comiques

De M. Jules Romains

L'unanimisme de M. Jules Romains s'exprime dans tous les genres littéraires: dans des poèmes, dans des romans, dans des contes et des essais, et dans des drames. ^(a) La doctrine ne se trouve pas dans le même degré dans toutes ces oeuvres, mais elle y est assez répandue pour se faire sentir et pour colorer l'oeuvre d'une teinte originale.

M. Romains sait bien rire et pleurer; il sait être gai et être sérieux. On ne peut dire qu'il n'y a rien de sérieux dans ses oeuvres comiques, ni de comique dans ses oeuvres sérieuses, mais, en général, ses meilleures oeuvres sont dominées du comique ou du

(a) Un critique voit l'unanimisme même dans son oeuvre scientifique: voir la bibliographie (28).

sérieux, et si, comme dans la comédie "Knock", il y a vraiment une pensée sérieuse, elle est bien cachée sous le vêtement copieux de la comédie. Ordinairement, les meilleures oeuvres de M. Romain sont celles-là qui expriment ou le comique ou le sérieux et qui ne mélangent pas les deux sentiments.

Bien que les oeuvres comiques ne contiennent en général aucune pensée sérieuse, on y trouve une sorte de développement graduel de la drôlerie puérile et irresponsable - le "canular", comme dit un des critiques de M. Romain (29) - à la comédie moins éclatante et plus sobre, c'est-à-dire, du rire soudain et irresponsable de l'enfant au rire plus lent et plus raisonné de l'homme. Le rire spontané, c'est "Les Copains"; le rire un peu modifié d'un mélange de l'imagination, c'est "Donogoo Tonka"; le rire un peu forcé, ce sont "Le Mariage de M. Le Trouhadec", et "M. Le Trouhadec Saisi Par La Débauche"; le rire qui commence à être pensif et calculant, c'est "La Scintillante"; et le rire qui cache habilement une question troublante, c'est "Knock, ou Le Triomphe de la Médecine". Une étude de ces oeuvres montrera les expressions variées qu'elles contiennent du rire de l'unanimité.

LES COPAINS

"Les Copains", conte en prose d'un peu plus de deux cents pages, peut être décrit comme un rire à gorge déployée, un rire qui exprime la jeunesse, la hardiesse, et toute la joie de vivre.

Les sept copains se sont rassemblés dans un cabaret où tous sont devenus de plus ou moins ivres. Bénin, le plus ivre, parie que les pichets de grès qu'ils boivent, ne contiennent pas le litre. Pour le punir de son pari bizarre, les autres copains le chassent de la salle. "La salle le pondit comme un oeuf". (2)

Bénin ne s'absente pas très longtemps. Quand il est revenu, il persuade les autres copains qu'il faut monter au grenier pour voir les deux yeux provocateurs dans la carte de France. Tout en voyant ces yeux, qui sont les villes d'Ambert et d'Issoire, les copains décident qu'ils doivent faire quelque chose pour venger le défi qu'elles donnent à leurs esprits impressionnables.

Mais que faire comme vengeance appropriée? Ils discutent cette question grave, ils font des lignes

de vers sur le sujet, ils visitent un somnambule, et puis ils se séparent pour méditer.

Un beau matin, à trois heures, Bénin part à bicyclette pour rencontrer Broudier. Mais il ne le trouve pas au rendez-vous et il apprend, à l'agence d'un messenger bizarre, qu'il faut partir en train pour Nevers. Il attrape le train "au vol" et arrive enfin au quai de Nevers, où cinq copains en redingote et chapeaux de soie l'attendent, et où Broudier le salue d'un discours en latin.

Ce soir à neuf heures, Bénin et Broudier continuent leur route à bicyclette, et le lendemain ils rencontrent Lesueur qui les accompagne à Ambert.

Les copains avaient l'intention de se rencontrer au milieu de la façade de la mairie d'Ambert, mais les trois qui arrivent à bicyclette trouvent que la mairie est en forme d'un cercle, de sorte que "la façade est partout, mais le milieu nulle part". Alors, pour trouver le milieu, et pour ne pas manquer au rendez-vous avec les autres copains, ils commencent à tourner l'un après l'autre à bicyclette. Trois autres copains, Huchon, Omer et Lamendin, arrivent bientôt

et commencent à faire la même chose à pied. Enfin, ils se rencontrent.

C'est le plan de Broudier, exécuté à l'aide de Lamendin, d'Omer et de Martin, qui crée, selon les copains, la ville d'Ambert. A minuit toute la ville dort et ils se sentent les maîtres, mais il faut qu'Ambert sente la même chose. Après avoir trouvé Martin qui dort à l'Hôtel de France, Broudier s'habille en ministre pour imiter le sous-secrétaire d'Etat. Omer et Lamendin en redingote, et décoré du ruban de la Légion d'Honneur, sont ses attachés, et Martin, en complet gris et en melon, son secrétaire.

A une heure trente-huit ils sont prêts. Avançant à la caserne, ils demandent à voir le colonel et les deux chefs de bataillon. De ces officiers ils reçoivent des hommages les plus respectueux, se font conduire en tour d'inspection, et puis, pour répondre à "un souci actuel-----pressant, du Conseil des ministres" le sous-secrétaire demande une manoeuvre militaire. Toute la ville est animée avant que la manoeuvre ne soit finie, et "Ambert ressemblait à du lait qui tourne", mais enfin, les copains ont accompli leur projet - ils ont fait vivre la ville.

Le matin venu, le prêtre annonce que le saint Père Lathuille, "l'orateur éminent et le docte théologien", qui vient de revenir de Rome aura la bonté de leur parler. Le saint père, qui est Bénin déguisé, prend la parole, et l'auditoire, y compris les autres copains, écoute un sermon bien différent d'ordinaire.

L'après-midi du même jour un des copains prétend avoir apporté la statue de Vercingétorix pour le cheval de bronze de la place Sainte-Ursule à Issoire. Toute la ville y est rassemblée pour écouter le beau discours du député d'Issoire et pour voir dévoiler la statue. Mais aux mots les plus éloquents du député, Vercingétorix commence à les répudier et à jeter des pommes cuites à tout le monde. "Issoire était pulvérisé, anéanti par sa propre explosion". Vercingétorix en trouvant l'auditoire disparu mange sa dernière pomme.

Après des exploits marqués d'un tel grand succès, il n'y a qu'une chose à faire aux copains: c'est de célébrer, ce qu'ils font dans une manière très particulière, par un grand festin où il y avait beaucoup de bonne chère et dont la pièce de résistance était le veau Vercingétorix.

Voici l'unanimité qui s'exprime toujours dans la joie⁽³⁴⁾ du groupe soit-il petit,- composé de deux ou trois copains - ou grand,- composé d'eux tous. C'est une histoire pleine d'action joyeuse, et toute cette action est dirigée par le groupe, c'est-à-dire, par les idées que possède le groupe.

Les copains sont unanimes dans tous leurs intérêts, dans tous leurs plans, et dans toutes leurs actions. C'est cette unanimité qui donne à l'histoire entière son air de jeu. On pourrait presque dire que les copains sont unanimes aussi dans leur jeunesse, parce que leurs intérêts, leurs plans, et leurs actions sont aimés des jeunes gens.

Une chose qui marque leur jeunesse unanime c'est la grande importance qu'ils donnent à la bonne chère. L'histoire commence avec une beuverie où chacun a beaucoup bu et où l'un au moins a trop bu. Elle se termine par le plus grand festin que les copains puissent concevoir, un festin préparé et finalement mangé et bu avec les plus grandes expressions de joie. Leur voyage à Ambert est agréablement interrompu par des repas joyeux, et sur l'une de ces occasions l'auteur dit: "Soixante minutes après, ils n'en étaient qu'au fromage".

Ils sont unanimes dans leur intérêt dans tous les plans bizarres et originaux que suggère n'importe quel membre du groupe. Ils n'ont pas un seul chef, mais plusieurs, parce que l'homme qui suggère l'idée la plus forte devient automatiquement chef. Quelquefois c'est Bénin, comme dans la visite au somnambule, quelquefois Broudier, comme dans la destruction d'Amberç, et quelquefois c'est un des autres, comme le faux Vercingétorix, que l'auteur n'a pas le souci de nommer. La chose essentielle, c'est toujours l'intérêt du groupe entier. Le chef tient une place importante, un fait qui est expliqué clairement dans la description de la visite au somnambule. "Il n'y a rien de plus naïf, de plus désarmé qu'une file indienne dans la nuit. (Les copains marchaient en file indienne.) Bénin seul existait avec plénitude. Il s'accroissait même. Tous les copains faisaient partie de son corps". L'effet de ce pouvoir sur l'individu est aussi décrit: "Bénin en arrivait à acquérir des pouvoirs nouveaux. Il se dirigeait avec aisance. Il avait l'impression d'y voir clair. Ni inquiétude, ni timidité. Trois mille sergots sur deux rangs n'auraient pas arrêté sa marche. Et il n'aurait hésité qu'un instant à prendre d'assaut Gibraltar". Mais après la nouveauté de l'introduction les copains sont décrits: "Rassurée, la file indienne

se disloqua. Bénin perdit de son importance", montrant ainsi que c'était le pouvoir du groupe entier qui comptait le plus.

Unanime aussi est l'adoption de tous leurs plans. Il n'y a pas d'arrière-goût d'amertume chez ceux dont les plans ont été rejetés. C'est une des preuves réelles de leur unanimité.

Ils sont unanimes aussi dans l'esprit de jeu qui se manifeste dans chaque membre du groupe. Il n'y a pas de pensée sérieuse dans toute l'histoire. Dans leur choix des plans de vengeance, et dans l'exécution de ces plans, l'idée de leur responsabilité leur échappe tout à fait. Ils se moquent du qu'en dira-t-on.

Le style employé dans ce conte par M. Romain convient admirablement à l'esprit et à l'action parce qu'il est toujours gai et rapide. L'intérêt est soutenu dans toute l'histoire et le lecteur a toujours l'impression d'être apporté sur le sein d'un fleuve puissant, qui révèle l'un après l'autre des scènes nouvelles, étonnantes et amusantes. Il est marqué d'une

observation fine où abondent des contrastes et des images frappants et extraordinaires. Par exemple, au commencement: "Bénin avait l'air d'un prêtre.⁽²⁾ Mais le pichet avait l'air d'un monsieur obèse qu'on aide à vomir en lui tenant le front". Plus tard: "Bénin avait un réveille-matin en cuivre rouge, joufflu comme un ange, et pourvu de trois pieds comme une marmite". Ces contrastes, dans le premier cas du prêtre et l'homme obèse qui vomit, et dans le second, de l'ange et la marmite, sont très inattendus et originaux, pour en dire le moins.

L. Romains sait décrire l'enthousiasme des jeunes, une chose qu'il montre bien dans sa description de la visite au somnambule. Le somnambule lui-même, chaque détail curieux de son vêtement, de ses procédés élaborés, ses termes latins, et l'explication écrite en vers par la queue du singe, Arthur, tous sont racontés de toute l'animation et de toute la verve d'un adolescent à qui ces choses sont toutes nouvelles et d'une grande portée. De l'entrée des copains chez le somnambule, l'auteur dit que c'était semblable à celle d'un chat "qui s'est glissé dans le buffet pour manger une sauce. Il a vaguement le trac, et quand il s'agit d'attaquer la sauce, voilà qu'il n'a plus d'appétit".

La satire, qui est bien évidente dans beaucoup d'oeuvres de M. Romains, ne tient pas grande place dans "Les Copains". On pourrait peut-être, si l'on le voulait, interpréter la création d'Ambert et la destruction d'Issoire comme une satire sur des villes qui sont contentes d'elles-mêmes et qui mènent une vie tranquille, mais la satire dans ce cas n'est pas très forte et pas exprimée de la manière énergique de M. Romains. La seule satire qu'on y trouve est celle des écoliers qui se moquent de leurs instituteurs. A la fin de la description ridicule des vêtements du somnambule, il dit: "Il avait une redingote complètement boutonnée, la rosette de l'Instruction Publique au revers."

Parsemées dans l'oeuvre, on trouve des traces du poète, parce que M. Romains choisit quelquefois des images d'une beauté poétique. Mais bien que les copains soient des hommes instruits et qu'ils sachent apprécier les beautés de la nature, ce n'est pas leur intérêt principal, et on y trouve plus d'exemples d'images et de comparaisons choquants, que de beauté poétique.

L'oeuvre donne l'impression totale d'un très bon rire qui réjouit le lecteur et lui fait par-

donner aux copains et les aimer malgré leurs actes ridicules.

DONOGOO TONKA

"Donogoo Tonka, ou les Miracles de la Science", qui continue l'histoire de "Les Copains"^(a) est un "conte cinématographique". Dans cette oeuvre on trouve plus que le rire joyeux des copains: on y trouve plutôt la production d'un esprit sérieux qui

(a) On pourrait dire que "Le vin blanc de la Villette", connu premièrement sous le titre "Sur les quais de la Villette", continue aussi la série de "Les Copains" et de "Donogoo Tonka". L'histoire introduit Bénin et Broudier, et une fois Lesueur, qui forment une sorte de noyau du petit groupe de l'Ambassade. Pendant que les membres de ce petit groupe, formé au hasard, boivent de bon vin blanc, ils écoutent les contes de l'un ou d'un'autre des membres. Le livre consiste d'un recueil de ces contes. Bien que la doctrine de l'unanimité paraisse dans les actions des groupes de ces contes, l'idée créatrice, celle du rassemblement au hasard de quelques gens dans une auberge, ne produit pas de sentiment fort de l'unanimité.

s'amuse un moment de quelques pensées drôles et fantastiques. C'est-à-dire que l'idée principale est très amusante, mais l'oeuvre contient beaucoup plus d'éléments que l'idée essentielle. Il y a beaucoup de descriptions marquées d'une imagination fine et belle intermêlées des événements de l'histoire. On trouve aussi une satire croissante qui, tout en amusant, fait penser en même temps.

L'intrigue est très simple: la voici:

"Bénin et Lamendin se rencontrent fortuitement sur le pont de la Moselle". Bénin fait cent démonstrations d'amitié à son ami, mais Lamendin qui paraît malade, lugubre, languissant, avoue enfin qu'il était venu sur le pont avec quelque dessein de se jeter à l'eau. Heureusement, l'influence de Bénin est assez forte pour le faire changer d'avis, et loin de se suicider, Lamendin fonde une ville, fait élire M. Le Trouhadec à l'Institut, et rassemble les copains à Donogoo Tonka, la ville qu'il a fondée, où ils vivent contents, honorés, et riches dans la Résidence du Gouverneur, qui n'est autre que ce même Lamendin.

On remarque ici la formation d'un groupe unanime sous l'influence d'une idée puissante. On

remarque aussi que cette belle idée est fausse dès le commencement. M. Le Trouhadec, son auteur, sait bien que la ville de Donogoo Tonka n'existe que dans sa géographie, Lamendin le sait pendant qu'il essaye la fondation de la commandite des vingt-cinq millions. Il le sait pendant tout le temps qu'il semble triompher en trompant tant de gens sur la réalité de la ville, et avant qu'il commence le voyage au nouveau monde. Il le sait avec la plus grande certitude quand il arrive enfin au commencement simple, hardi et pathétique de la petite ville des premiers colonisateurs, qui, faute de la ville actuelle, ont nommé leur petite colonie Donogoo Tonka.

Mais, avec toute la pertinacité, et toute la hardiesse de ses vieux copains, il tient à l'idée. Il avoue tout simplement aux premiers colonisateurs que "l'essentiel, c'est la réclame, le bluff" - la mystification, ⁽³⁴⁾ si l'on veut l'appeler comme cela - et il sait que même avec l'idée fausse, mais avec la pertinacité de la tenir et avec l'obstination de réussir (toujours à l'aide de sa dizaine de millions empruntées sous prétexte de développer les riches mines d'or aux environs de Donogoo Tonka.), il peut créer un Donogoo

Tonka véritable qui sera aussi beau et aussi riche que la ville des rêves de M. Le Trouhadec.

Pour réussir il faut beaucoup travailler: il faut convaincre le banquier Lesueur, les actionnaires, les pionniers, et les premiers colonisateurs. Mais cela fait, les choses vont toutes d'elles-mêmes, parce que l'idée est tout puissante.

On voit ainsi le début du groupe unanime. Il commence avec l'idée qui est né dans le cerveau du sage, Le Trouhadec, parce que la ville de Donogoo Tonka existe seulement dans son imagination. Mais l'idée reste inutile jusqu'à ce qu'elle soit trouvée par Lamendin, appréciée dans toute sa valeur et communiquée aux gens qui l'acceptent et la font développer et fleurir avec de beaux résultats. Ces résultats sont même plus beaux que les espérances de leur créateur, mais ce succès inespéré et éclatant, ne rappelle-t-il pas les succès des plans capricieux des jeunes copains? Comme tous les jeunes gens, les copains n'y pensaient guère et certainement ils n'éprouvaient jamais de défaite. Tout allait d'une allure joyeuse et le succès était certain.

Il est vrai que Lamendin a pendant son voyage au nouveau monde des doutes sérieux sur son abilité de faire réussir sa grande idée. Une fois, la punition que les pionniers auront et le pouvoir et le droit de la lui donner s'il ne réussit pas, le trouble tant qu'il en a des pensées bien tristes. Sa confusion mentale est décrite ainsi: "Un homme, qui ressemble à Lamendin, qui doit être Lamendin lui-même, est debout, lié à un piquet. On ne sait quoi fume et flambe sous ses pieds. De grands diables gesticulant et couronnés de plumes font une danse autour de lui". C'est une évidence que Lamendin devient plus âgé parce que dans "Les Copains" il n'y avait pas du tout de doutes sérieux. Pourtant, les doutes de Lamendin ne durent pas, et quant au résultat final, c'est de la même espèce que les résultats de "Les Copains", tout joyeux, éclatant, et plus grand que les rêves des créateurs.

Que l'unanimité a pris un ton un peu plus sérieux dans "Donogoo Tonka", est montré aussi par le fait que bien que les colonisateurs soient les dupes d'une idée fautive, ils la prennent très sérieusement et c'est une vraie ville qu'ils fondent, et les résultats sont permanents. Dans "Les Copains" tout a l'air d'un jeu, du commencement des plans jusqu'à la dispari-

tion du veau Vercingétorix. Dans "Donogoo Tonka" il y a un air gai et jeune, la fin est très joyeuse, mais il y a aussi des moments sérieux.

Ce qui augmente aussi cet air sérieux de "Donogoo Tonka", c'est que l'esprit satirique y est plus profond que dans "Les Copains". M. Romains s'amuse en se moquant de la science. Premièrement c'est à cause de la science "Psychotérapie Biométrique" que pratique le Professeur, Miguel Rufisque, ses titres longs et dénué de sens, son examination bizarre, et le remède fantastique qu'il conseille, de se jeter dans le dix-septième voiture qui passe au carrefour de Buci, et de demander à l'occupant de disposer de lui "corps et âme". Alors, c'est la grande "Erreur Scientifique", la croyance dans l'existence de Donogoo Tonka. Il semble que M. Romains se dit: "Quel bien fait la science? Si l'on peut persuader assez de gens d'une idée fausse, elle est aussi puissante qu'une idée vraie. La chose importante c'est de forcer l'idée sur un nombre assez grand et de la voir travailler aussi bien qu'une autre." Ainsi quand les membres sages de l'Institut finissent par croire à l'existence de Donogoo Tonka, M. Le Trouhadec y est élu très honorablement; quand les actionnaires croient à l'existence de cette ville ils donnent à Lamendin assez d'argent pour son entreprise;

et quand les colonisateurs le croient, ils vont au nouveau monde en dépit de sacrifices énormes, et finalement, en triomphant de leur désespoir quand ils s'aperçoivent qu'on les a trompés, ils créent la ville et ils en tirent une grande récompense. Mais Lamendin et ses copains font bâtir un énorme temple à l'Erreur Scientifique, et l'on sent que les oeuvres de la science ne comptent pas beaucoup.

L'idée principale de l'oeuvre, c'est-à-dire, la fondation de la ville par un groupe unanimiste, est racontée d'une manière très différente que celle de "Les Copains". Dans "Les Copains" l'unité de l'effet est très évidente, mais on trouve dans "Donogoo Tonka" beaucoup de petits tableaux qui se succèdent très rapidement et qui produisent trop souvent un effet confus. Quelquefois cet effet est causé par des contrastes, destinés peut-être à donner de la force à l'histoire, mais qui, en vue de tant d'autres, produisent plutôt une sensation d'ennui.

Par exemple, le tableau qui montre l'arrivée des premiers colonisateurs en Amérique et leur désillusion sur la vérité est suivi d'un autre qui montre de grandes démonstrations joyeuses en France, des pionniers qui sont prêts à partir pour le nouveau monde, et qui n'ont pas de doutes sur l'existence de la ville. Ce contraste, qui est

lui-même très bon, est gâté par une multitude d'autres qui le suivent. C'est-à-dire, il y a trop de détails et l'effet total diminue à mesure que les détails se multiplient.

Pour raconter l'effet des nouvelles des mines d'or de Donogoo Tonka dans chaque partie du monde, l'auteur donne une succession rapide de tableaux - à Marseille, à Naples, à Londres, à Porto, à Amsterdam, à San Francisco, à Singapour, - mais une fois de plus cette multiplicité de détails gâte l'unité de l'effet total.

Cet effet confus est augmenté aussi du mélange continu de l'action que nécessitent la fondation de la ville et les rêveries des personnages principales, ou de l'auteur, sur les événements de l'histoire. Les rêveries elles-mêmes sont très belles et très poétiques, par exemple, en expliquant comment la pensée du banquier s'impose sur l'esprit de Lamendin, l'auteur dit: ⁽²⁾ "Lamendin, d'abord insouciant, est peu à peu saisi par le faisceau de cette pensée silencieuse. Lui aussi, entre deux phrases, regarde vers les arbustes. Il soupçonne, puis à chaque nouveau

regard déchiffre mieux l'allusion que l'esprit du banquier projette sur les ténèbres"

"On ne peut s'y tromper: cette forme noirâtre, c'est l'Amérique du Sud, qui fait gros dos, pleine de secrets et de malices. Et, sur la droite, la brave Europe, où l'on est si bien. Entre elles deux, l'Océan, d'une étendue si excessive; une manière de trait ou de fil, à travers l'Océan, comme la corde de l'acrobate, et là-dessus, un petit bateau qui n'arrivera jamais."

Ces descriptions elles-mêmes sont très belles et très poétiques, mais elles ne s'incorporent pas avec les événements; les deux éléments ne se joignent pas d'un effet agréable. C'est-à-dire, les copains ne se donnent pas volontairement à l'idée d'être mis en poésie.

"Donogoo Tonka" fait vraiment rire, - les copains sont là, et Lamendin qui les représente, en créant son groupe d'une idée fausse, pratique un peu leurs vieilles méthodes,- mais c'est un rire plus âgé et plus fantastique.

LE MARIAGE DE M. LE TROUHADER

ET

M. LE TROUHADER SAISI PAR LA DEBAUCHE

Dans ces deux pièces qui traitent les fortunes de M. Le Trouhadec, la comédie est un peu forcée. La première donne suite à "Donogoo Tonka" parce qu'elle introduit encore Bénin. Mais cette fois Bénin paraît sans les autres copains et la vie l'a beaucoup calmé, et c'est seulement dans "Le Mariage de M. Le Trouhadec" où il discipline son comité politique, qu'on voit des traces de sa vieille verve. Ces deux pièces semblent très inférieures aux meilleures œuvres de M. Romain, et l'idée unanimiste qu'elles contiennent n'est pas très forte.

Dans "M. Le Trouhadec Saisi Par La Débauche"⁽²⁷⁾ l'intrigue est assez banale: Le Trouhadec, âgé de plus de soixante ans, grand professeur de géographie, et membre de l'Institut, entre en liaison avec une très jeune actrice, Rolande, qui l'admire tant qu'il dépense beaucoup d'argent pour l'amuser. Quand il a besoin de plus d'argent il a recours au jeu de roulette où premièrement, il gagne énormément, et puis où il

perd. C'est maintenant que Bénin vient à son secours et l'aide très généreusement à se tirer de ses difficultés.

La seule trace de l'unanimité qu'on puisse y trouver c'est celle de l'amitié de Bénin pour Le Trouhadec, mais bien que Bénin reste fidèle à son ami, il joue un rôle presque trop prodigieux pour un être humain, et on sent qu'il ne l'admire jamais, qu'il le satirise souvent, et qu'il n'y a pas de vrai sentiment d'unité dans leur amitié.

"Le Mariage de M. Le Trouhadec" ressemble un peu à "Donogoo Tonka" en ce qu'il contient trop d'éléments divers qui donnent un effet décousu et faible. L'élément unanime ne dirige pas l'action de la pièce mais paraît seulement comme un de plus de ces éléments divers.

Le premier acte, qui est le meilleur, est dominé par Mirouette, ⁽²⁶⁾ journaliste amusant de Paris, qui pense toujours en journaliste, et qui se demande en disant de chaque personne qu'il rencontre: "Qu'est-ce qu'il pourrait faire pour mes journaux?"- parce que Mirouette est commerçant aussi bien que journaliste.

Il a deux journaux, "L'Eclaireur de Paris" où paraissent des nouvelles destinées aux gens respectables et raffinés, et "Paris Scandales" où paraissent celles destinées aux autres, et duquel il n'avoue pas publiquement qu'il est auteur. Cet homme spirituel et intéressant se trouve pris d'une grande idée, celle de la création du parti politique des "Honnêtes Gens". Le pouvoir de cette idée le frappe tant qu'il dit à Le Trouhadec: "Hein? Le parti des Honnêtes Gens? Vous sentez la magie de cette formule?.....Et le formidable levier qu'est une idée pareille à l'approche des élections, vous le sentez?"

On croirait que Mirouette pourrait être le meilleur chef possible de ce parti, mais Mirouette préfère choisir Le Trouhadec, qu'il appelle: "un ascète sur les sommets de la méditation scientifique, un solitaire, une gloire silencieuse".

Mais Mirouette, qui a si bien commencé la pièce, et qui a donné l'idée unanimiste, joue, après ce premier acte, un rôle très secondaire. C'est Bénin qui entreprend de discipliner le comité des "Honnêtes Gens", de la faire agir comme une seule personne, et d'en former un groupe unanimiste. Il

donne aux membres des exercices unanimistes, les fait s'asseoir, se lever, et parler tous ensemble, et les défend de "juger et même de réfléchir" comme des individus, mais seulement comme des membres du comité.

Il réussit si bien dans son ouvrage que les membres du comité apprennent à faire leurs exercices et à exprimer leurs idées politiques avec une facilité très étonnante, mais, chose surprenante, quand le comité a appris toute la méthode de Bénin, il commence à penser seul, et à prendre très sérieusement le devoir du groupe directeur des "Honnêtes Gens". Il interroge ses chefs, Mirouette, et même Le Trouhadec, s'ils sont vraiment honnêtes, et Bénin se sent impuissant de les diriger encore.

Le groupe unanimiste devient ici fantastique et il semble que l'auteur s'amuse en s'imaginant ce que pourrait faire un groupe ainsi formé. Le groupe ne paraît pas réel ou naturel et bien que son pouvoir soit illimité, il ne ressemble à aucun groupe politique dans la vie actuelle. Par conséquent l'idée unanimiste paraît faible et légère.

Les autres éléments de la pièce ne l'amé-

liore pas. Les femmes, qui sont mal représentées, Le Trouhadec, qui cesse, dans le quatrième acte, d'être "une gloire silencieuse" et devient soudainement un homme, les satires sur le mariage, sur la politique, sur les médecins, et sur les professeurs, sont quelques-uns des éléments que l'auteur a introduits dans les deux actes finals. Ils composent un tout qui est un peu ennuyeux, et il paraît que M. Romains en essayant de combiner l'élément unanimiste avec ces autres éléments les a diminués tous. De la même façon, la comédie, que le premier acte introduit si bien, est diminuée aussi.

LA SCINTILLANTE

Cette petite pièce d'un acte unique mérite beaucoup plus de louanges que les pièces de "Le Trouhadec". Son intrigue est très intéressante et son unité d'action bien marquée. On pourrait l'expliquer en l'appelant l'histoire d'une victime de la pensée d'un groupe unanimiste. Mais la victime n'est pas triste, timide ou faible. Au contraire, elle est très indépendante, très capable, et bien qu'elle succombe à la fin au pouvoir du groupe, elle le fait parce que c'est

la chose qu'elle veut faire, et elle le fait aussi dans la manière très honorée de coutume et très aimée des contes de fées: elle épouse le prince, qui est dans ce cas un vicomte, mais qui sert aussi bien qu'un prince le but de l'histoire.

Cette fois le groupe unanimiste est composé des épouses du village qui sont rangées contre la victime, la patronne charmante d'un magasin de cycles - marque "La Scintillante". Cette patronne les vexent beaucoup parce que les époux passent trop de temps dans son magasin. Le groupe des épouses ne paraît pas personnellement sur la scène mais il est bien représenté par l'abbé qui la prie, dans les intérêts communs des épouses, d'adopter une manière de vie qui leur donnera un peu de paix. Même le château y convient, parce que le jeune Vicomte Calixte l'aime et veut l'épouser. La patronne qui paraît très surprise de tout cela, ne s'intéresse que dans le Vicomte, et elle décide de l'épouser. Tout en intéressant le vieux Comte dans les idées commerciales de son fils, et en gagnant son approbation à leur mariage, elle triomphe sur les épouses, sur les époux amoureux, sur l'abbé, et sur le Comte.

Cette pièce, courte et légère, présente

un traitement différent de la doctrine unanimiste dans le changement de rôle du groupe et de l'individu. Cette fois, ce n'est pas le groupe qui est le plus important mais plutôt l'individu. On peut ajouter aussi, que l'individu qui joue le rôle important n'est pas le chef du groupe, mais un individu qui existe seul et indépendant, mais que le groupe veut convertir. De plus, bien que la patronne devienne une des épouses, elle conserve son identité personnelle, et ne la perd pas dans le caractère du groupe. La patronne se soumet très gracieusement au pouvoir du groupe, mais elle ne le fait que pour aggrandir son pouvoir personnel. Ce nouvel emploi de la doctrine de l'unanimisme est fait d'un style souple, légère, doux, et tout à fait agréable.

KNOCK, OU LE TRIOMPHE DE LA MEDECINE

La comédie "Knock, ou Le Triomphe de La Médecine" paraît toute joyeuse et riante mais elle a le pouvoir étonnant de faire naître tout un train de pensées sérieuses. Un critique a appelé M. Romain le petit-fils de Voltaire ⁽³⁴⁾ mais dans son choix et dans son traitement du sujet d "Knock", il ressemble plus à Molière.

La pièce commence avec le trajet de Knock, du docteur Parpalaid et de sa femme, de la gare au village de Saint-Maurice, où Knock vient d'acheter la pratique médicale du docteur Parpalaid. Il est conduit à Saint-Maurice par le docteur et sa femme dans un vieil automobile qui, selon le docteur, "est, en somme, une torpédo avec les avantages de l'ancien double-phaéton". Pendant le trajet, Knock a souvent l'occasion de faire l'essai du double-phaéton, mais pas de la torpédo parce que la vitesse du vieil automobile et sa facilité d'arriver à sa destination souffrent beaucoup d'interruptions.

Le docteur Parpalaid et sa femme se montrent

très courtois envers Knock; Mme. Parpalaid commence par lui indiquer les beautés du paysage et le docteur le félicite sur son "aubaine". Là-dessus Knock s'occupe immédiatement à interroger son prédécesseur sur l'état de la santé de Saint-Maurice. Y-a-t'il des rhumatismes, des pneumonies, des pleurésies? Oui, mais ces maladies n'apportent pas au docteur une clientèle très grande, et pour tous les services il n'y a qu'un paiement par an. C'est "à la Saint-Michel" et c'est alors le commencement d'octobre. Knock voit disparaître son "aubaine", mais il ne se plaint pas et il écoute le docteur qui se vante d'une clientèle "qui vous laisse indépendant".

Pourtant, Knock ne se contente pas d'une clientèle qui le laissera libre; il doit vivre de son travail, et en expliquant son besoin immédiat d'une clientèle, il révèle le fait que ses études pour le doctorat ont été récentes. Néanmoins, son idée médicale lui est venue très jeune, l'idée que: "les gens bien portants sont des malades qui s'ignorent", et il l'a pratiquée avec succès au bord d'un bateau vingt ans auparavant. Pendant les années depuis cette expérience il a travaillé pour faire son doctorat parce que: "Quand j'ai vu mes méthodes confirmées par

l'expérience, je n'ai eu qu'une hâte, c'est de les appliquer sur la terre ferme, et en grand. Je n'ignorais pas que le doctorat est une formalité indispensable".

Il compte appliquer ses méthodes à Saint-Maurice, et quand il a posé des questions sur l'état financier des gens du canton, et qu'il a trouvé que c'est une population riche mais avare, il décrète que "l'âge médical peut commencer".

Ce commencement nécessite les services du tambour, de l'instituteur, et de l'apothécaire, qui se lient avec Knock pour la guérison des malades de Saint-Maurice. Commencé ainsi, "l'âge" continue avec une consultation gratuite qui attire beaucoup de gens; premièrement, une fermière très avare, qui pendant la conversation du docteur, est convaincue qu'elle a réellement besoin d'un traitement long, étudié et cher; alors, une dame aristocrate, qui prétend venir pour le bon exemple qu'elle montrera ainsi aux autres gens du village, et aussi pour encourager Knock dans sa bonté philanthropique de donner une consultation gratuite. Mais pendant son entretien elle laisse tomber un mot sur son insomnie, et là-dessus elle aussi est convaincue de son besoin des services médicaux.

La partie la plus forte de toute cette consultation gratuite est jouée des deux gars de village qui viennent pour se moquer du docteur et pour amuser les gens qui restent dans la salle d'attente. Knock les traite d'une manière très sérieuse, fait le diagnostic d'un d'eux, et représente son cas si terrible, si désespéré, que l'autre n'a pas le courage de s'approcher du docteur pour un examen, et tous deux s'en vont très sérieux.

Trois mois plus tard quand le docteur Parpalaïd revient pour le premier paiement de la dette de Knock, l'âge médical de Saint-Maurice est en pleine fleur. Il ne trouve pas de chambre à l'hôtel parce que tout l'hôtel est devenu hôpital, où les gens du canton et des environs viennent pour suivre un traitement. Il apprend aussi que les gens de Saint-Maurice se sont donné le luxe d'être malades, tout en croyant absolument dans les méthodes du docteur Knock. Mousquet, l'apothécaire, est devenu très occupé, très riche, et très passionné pour son métier.

Précisément à son heure ordinaire, Knock entre dans l'hôtel pour soigner ses malades. Il raconte au

docteur Parpalaïd la croissance de sa clientèle et sa connaissance des revenus des familles du canton. Il remarque aussi que: "Rien ne m'agace comme cet être ni chair ni poisson que vous appelez un homme bien partant", mais qu'"il faut des gens bien portants, ne serait-ce que pour soigner les autres, ou former, à l'arrière des malades en activité, une espèce de réserve". Il est évident au docteur Parpalaïd que Knock a tout le canton dans son pouvoir et quand il demande à son successeur s'il ne subordonne pas "un peu" l'intérêt du malade à celui du médecin, Knock répond que l'intérêt supérieur à ces deux-là c'est l'intérêt "de la médecine". Parpalaïd ne peut que remarquer: "Vous êtes un homme étonnant".

Pour donner à Knock un théâtre plus grand pour ses efforts, Parpalaïd lui propose qu'ils fassent l'échange de leurs postes, mais Knock, tout en le félicitant d'être psychologue et commerçant, décline l'offre. Quand il le dit à M. Mousquet, l'apothécaire montre clairement qu'il n'aime pas du tout l'idée, et Mme. Rémy, la patronne de l'hôtel, la répudie comme une injustice aux gens de Saint-Maurice. Elle exprime ses sentiments en des mots si convaincant que le docteur

Parpalaïd, qui a passé vingt-cinq ans de sa vie pour soigner les malades du canton, se sent offensé. Mais le docteur Knock fait des excuses pour elle, et en conseillant à Parpalaïd un repos d'une journée, "médicalement parlant", il la persuade de donner une chambre à son prédécesseur.

Parpalaïd doit encore admirer la finesse de Knock et quand il le félicite sur son air et son œil en parlant à Mme. Rémy, Knock lui répond qu'il ne peut pas s'empêcher de faire des diagnostics, "même si c'est parfaitement inutile et hors de propos. (Confidentiel) A ce point que, depuis quelque temps, j'évite de me regarder dans la glace". Parpalaïd est maintenant complètement mystifié, il demande s'il est vraiment malade, mais Knock tout en invitant le docteur à déjeuner avec lui, remet le diagnostic jusqu'à l'après-midi. "Knock s'éloigne. Dix heures achèvent de sonner. Parpalaïd médite, affaissé sur une chaise. Scipion, la bonne, Mme. Rémy paraissent, porteurs d'instruments rituels, et défilent, au sein de la Lumière Médicale".

"Knock"⁽⁴²⁾ est un grand triomphe de l'unanimité parce que tout le développement de l'idée una-

nimiste s'y montre. Dans "Les Copains" le groupe paraît tout composé au commencement de l'histoire, et sa raison d'être n'est jamais mentionnée bien qu'il soit évident que c'est l'amitié des copains. Dans "Knock" la raison est mentionnée et c'est une raison sérieuse - le besoin de Knock de gagner sa vie, et la formation du groupe se montre dans toutes ses étapes, commençant avec Knock lui-même et ajoutant graduellement le tambour, l'instituteur, l'apothécaire, puis, la petite clientèle du premier jour, et finalement, tout le canton.

La pièce montre aussi comment cet "homme étonnant" mystifie tout le monde. Avec le tambour, il commence par une simple affaire de commerce: le tambour donne ses services en échange pour le paiement: mais ce n'est que ses meilleurs services que demande Knock, c'est "le grand tour", qui sert naturellement les intérêts de tous les deux parce qu'il donne au tambour plus d'argent, et à Knock plus de publicité. Mais la conférence avec le tambour ne se termine pas en simple affaire de commerce, et c'est ici que Knock montre sa finesse en réalisant que chaque habitant de Saint-

Maurice doit être considéré "matière pour la médecine".

Après avoir s'insinué dans la bonne volonté du tambour par sa courtoisie sympathique, et après avoir écouté l'opinion générale de son prédécesseur parmi les gens communs, il gagne son homme tout entier par des louanges habiles sur son grand pouvoir de raisonner, ce qui cause un grand plaisir au tambour, ce compliment venant d'un homme aussi important que le docteur. Pour comble de succès, le tambour demande une consultation, ce que Knock lui donne, et le tambour qui est entré homme bien portant s'en va en se rendant compte qu'il faut se soigner pour détourner le plus grand mal qui puisse l'atteindre s'il néglige les conseils du docteur. Ainsi la simple affaire de commerce se termine par un ton de confiance, de fidélité et d'admiration pour le docteur. On peut imaginer avec quel ardeur le tambour fera son grand tour.

Avec l'instituteur Bernard c'est une affaire bien différente. Voici l'homme modeste, humble, raffiné, qui ne se sent pas du tout capable du grand devoir que Knock lui impose. Mais avec quelle adresse le devoir est imposé! Knock ne l'introduit pas, cet "enseignement

populaire de l'hygiène" comme une chose nouvelle, mais comme une chose bien établie par son prédécesseur. Quand le bon Bernard l'informe que "c'est la première fois qu'il est question d'une chose pareille à Saint-Maurice", il simule le plus grand étonnement et prépare ainsi l'instituteur à donner très volontairement ses services pour le bon public. Quand il hésite à cause de son inabilité de faire la chose assez bien le docteur l'assure qu'il a toute la matière préparée, "de bons clichés et une lanterne, pour plusieurs causeries". Son explication vivide émeut tant le timide Bernard que lui aussi, il est tout de suite inquiet de son état de santé. Bien qu'il n'exprime pas le désir d'avoir une consultation, on sent que c'est seulement l'arrivée de M. Mousquet qui l'en empêche et qu'il reviendra à la première occasion.

Avec l'apothécaire, Mousquet, c'est encore une chose différente, et on est beaucoup intéressé au talent de Knock en gagnant ses hommes et en formant son groupe. Avec Mousquet, c'est une question de profession, de succès et de position sociale pour lui et pour sa femme; c'est la différence entre une existence assez pénible et l'affluence. Mais comment gagner ces

choses si désirables, si tentantes? Simplement en travaillant côte à côte avec le médecin et en ayant foi en cette belle théorie, c'est-à-dire, que chaque homme est en quelque degré un homme malade qui a besoin du médecin et de l'apothécaire. M. Mousquet n'a pas besoin de plus de conseil: il répond au docteur: "Cher docteur, je serais un ingrat, si je ne vous remerciais pas avec effusion, et un misérable si je ne vous aidais pas de tout mon pouvoir".

Voilà le groupe commencé et avec tant d'éclat que Knock pourrait bien se féliciter de son succès. Mais il ne perd pas son temps en se félicitant. C'est le docteur sage, sobre, professionnel, qui se présente maintenant aux clients de sa première consultation gratuite. Par sa manière confiante, par ses desseins incompréhensibles, et par ses termes médicaux, longs, et terribles, il les convainc de leur besoin du soin médical, et les impressionne tant qu'ils se confient à lui sans agiter la question d'argent. De ce premier jour, c'est une marche triomphale pour l'idée de Knock et pour la croissance du groupe unanime de Saint-Maurice.

Knock sent que son pouvoir personnel s'aggrandit avec la croissance du groupe. Il dit à Parpalaid, en lui indiquant de la fenêtre de l'hôtel son grand nombre de malades: "Le canton fait place à une sorte de firmament dont je suis le créateur continué". Le groupe sent aussi son pouvoir, parce qu'il exprime, par l'agence de Mme. Rémy, son opposition à la suggestion de Knock de s'en aller à Lyon. Chaque membre aussi du groupe sent une confiance dans la justesse et dans la vérité de la grande doctrine que Knock lui a donnée, et c'est la combinaison de toutes ces forces qui affaïsse à la fin le pauvre Parpalaid et le fait se questionner sur le vrai pouvoir de la médecine.

Dans toute cette construction du groupe, qui prend son rôle si sérieusement, et qui laisse le spectateur avec la même question troublante que celle du docteur Parpalaid, il y a un effet prodigieux du comique.

Il est évident que M. Romains n'a pas oublié son rire éclatant et jeune de "Les Copains" parce qu'il introduit dans le premier acte, le vieil

automobile du docteur Parpalaid, et surtout le chauffeur Jean. Jean disparaît après cet acte, mais non sans avoir joué un rôle très amusant. Sa fidélité au docteur, ses efforts herculéens de faire marcher l'appareil, et sa patience en face de l'impossibilité de le faire, sont bien décrits par le docteur, Parpalaid, quand à la fin de l'acte, il explique à Knock: "Jean, qui est un hercule, veut s'amuser à nous mettre en marche sans le secours de la manivelle, par une espèce de démarrage qu'on pourrait appeler automatique -----bien que l'énergie électrique y soit remplacée par celle des muscles, qui est un peu de même nature, il est vrai", et puis l'explication: "Jean s'arc-boute contre la caisse de la voiture".

Beaucoup de questions que lui posent ses clients causent aussi un rire éclatant. Par exemple, le tambour, après avoir écouté beaucoup de choses qu'il ne devrait pas faire, - ne pas fumer, ne pas chiquer, ne pas boire de vin, etc., - questionne timidement, "Je puis manger?" Plus tard, après la révélation de Bernard que les gens de Saint-Maurice m'ont jamais entendu parler des soins hygiéniques et prophylactiques, Knock dit: "Je parie qu'ils boivent de

l'eau sans penser aux milliards de bactéries qu'ils avalent à chaque gorgée".

C'est un rire un peu réfléchi, et peut-être un peu pathétique, quand on pense à l'effet produit sur les esprits simples de Saint-Maurice par la mystification du docteur. On réalise que le pouvoir énorme de ses termes terrifiants expose bien la faiblesse humaine et commune à tout le monde, celle de se laisser être terrifié par l'inconnu. En même temps pour comble de comique, après avoir mystifié les simples gens du canton, le docteur se mystifie lui-même; il a peur de se trouver malade s'il se regarde dans la glace: et le pauvre Docteur Parpalaid, l'homme qui a dénoncé intérieurement Knock comme un charlatan, cède au pouvoir de cet "homme étonnant" et lui demande une consultation.

Ce qui cause aussi un rire réfléchi c'est que Knock tout en soignant les gens qui lui serviront pour son plan ne les trouve jamais malades. Bernard, bien qu'il se croie un "porteur de germes", Mousquet, l'apothécaire qui a été examiné beaucoup de fois, Mme. Rémy, la patronne de l'hôtel, tous sont des gens "bien

portants".

Enfin ce qui amuse le plus dans "Knock" c'est la satire saisissante, bien étudiée, et bien étalée. Elle frappe à cause de sa vérité psychologique. L'auteur a saisi une des faiblesses les plus communes du genre humain: pas le désir d'être bien portant, mais surtout, le désir d'être choyé, gâté, soigné, parce que ce procédé satisfait à la vanité humaine, et donne aux gens une importance passagère, mais réelle, à la fois. Ainsi, M. Romain a construit sa grande satire sur les médecins, les hommes qui savent le mieux encourager cette faiblesse et en tirer du profit. L'habileté et la puissance du dessein du caractère et des méthodes de Knock, et aussi de la docilité des gens de Saint-Maurice montrent bien l'ouvrage d'un maître.

Quant au style de "Knock", c'est un des meilleurs de M. Romain. La pièce a eu un grand succès au théâtre et en l'étudiant, on peut bien voir que l'une des raisons pour ce succès a été le soin méticuleux avec lequel l'auteur a choisi les détails de la pièce. Chacun de ces détails avance l'effet

total, qui est le succès éclatant de Knock et le succès aussi de l'unanimité comique.

CHAPITRE III.

L'Emploi De L'Unanimité Dans Les Oeuvres Sérieuses

De M. Jules Romains

Parmi les oeuvres sérieuses ou méditatives de M. Jules Romains on trouve tous les poèmes; les oeuvres de prose, "Mort de Quelqu'un" et "Le Bourg Régénéré"; les drames en vers, "Cromedeyre-Le-Vieil" et "L'Armée Dans La Ville"; et les trois romans, "Lucienne", "Le Dieu des Corps", et "Quand le Navire" qui composent la série "Psyché".

LES POEMES

La doctrine de l'unanimité est beaucoup plus cachée ⁽⁵⁰⁾ dans la plupart de son oeuvre poétique que dans les autres oeuvres de M. Romains. On voit ici plus de la pensée individuelle de l'auteur, plus d'impressions personnelles, que de pensées générales

d'une foule. Les poèmes semblent aussi, plus que les autres genres de son oeuvre, exprimer son désir d'innover, particulièrement dans les formes des vers, les rimes, (50) et très souvent, la pensée paraît vague ou banale dans son effort de la faire conformer à ces idées nouvelles. C'est-à-dire, la clarté de l'idée et aussi sa beauté poétique sont sacrifiées à sa forme.

Pour la considération de ces idées, on a choisi parmi les poèmes, "La Vie Unanime", "Odes et Prières" et "Europe".

LA VIE UNANIME⁽⁴⁷⁾

Selon M. Romains, la vie unanime est la vie qui est dominée et développée par des impressions de choses inanimées, de tout être humain, et de tout groupe rencontrés dans la vie; c'est-à-dire, la vie d'une personne qui se trouve, ou qui se force d'être, en harmonie avec toutes les influences trouvées dans la vie; de sorte qu'il écrit beaucoup de vers qui expriment l'atmosphère ou le ton de ces choses, de ces êtres ou de ces groupes, mais enfin, qui restent

toujours la réaction de l'auteur lui-même. Souvent cette réaction est belle, mais quelquefois, elle est trop particulière pour être acceptée universellement, et à mesure qu'elle devient personnelle⁽⁵⁰⁾ elle perd son intérêt unanimiste.

(30)
ODES ET PRIERES

Dans cette collection de poèmes courts, originaux, mais labourés, la pensée unanimiste est très obscure, et encore, elle est cachée dans une description d'états d'âme particuliers au poète lui-même. Il semble que l'auteur y a essayé d'écrire quelque chose de différent plutôt que d'exprimer une idée claire, nette, et intéressante. Très souvent aussi, ces odes et prières ressemblent plus à la prose⁽³⁴⁾ qu'à la vraie poésie. Par exemple, il y a beaucoup de vers aussi prosaïques que le suivant:

"Pendant que je rêvais
A maintes infortunes,
J'ai renversé ma lampe
Et l'ai cassée en deux."

En parlant d'un homme assis dans un cabaret, il dit:

"Il boit d'une liqueur dont il a mal saisi le nom.
De sa place, par les portes nonchalamment ouvertes,
Il aperçoit les deux rues et même un morceau d'azur.
Une sorte d'arcade est préférée par le soleil.
Des boutiques d'artisans minent les maisons penchantes.
Il entend le bruit du cordonnier et du ferblantier.
Il discerne la lueur un peu grasse d'un sous-sol
Où le quinquet dore en vain les noires trouses de fripes,
Le milieu de la chaussée est pavé de briques rouges.
Un enfant trace des ronds avec un morceau de craie."

Pendant qu'il y a des expressions imagées et poétiques dans ce passage, par exemple, l'arcade qui est "préférée" par le soleil, et les boutiques qui "minent les maisons penchantes", la plupart du passage consiste simplement d'une description des choses ordinaires exprimées des mots ordinaires, et numérotées d'une manière aussi très ordinaire, - un véritable exemple de la prose.

Dans le seule poème "Ode A La Foule Qui Est Ici"⁽³⁰⁾ il y a une vraie expression de l'unanimité, parce que la foule est considérée comme une seule personne avec des traits individuels. L'auteur y

explique l'unanimité d'une foule, l'effet psychologique de la foule sur l'orateur, et aussi, l'effet de l'orateur sur la foule. C'est une idée intéressante, mais on peut bien douter de la vérité de ces effets. C'est-à-dire, comment peut-on savoir que la foule réagit exactement comme le poète dit et croit qu'elle agit? Quelquefois quand l'orateur, le prêtre, ou le professeur croient qu'il a produit l'effet désiré sur son auditoire, il s'aperçoit de son erreur.

L'auteur dit:

"Foule! Ton âme entière est debout dans mon corps.
Une force d'acier dont je tiens les deux bouts
Perce de part en part ta masse, et la recourbe.
Ta forme est moi. Tes gradins et tes galeries,
C'est moi qui les empoigne ensemble et qui les plie.
Comme un paquet de souple joncs, sur mon genou."

.....

Ne te défends pas, foule femelle,
C'est moi qui te veux, moi qui t'aurai
Laisse tout mon souffle qui te crée
Passer comme le vent de la mer.

.....

"Tu es mienne avant que tu sois morte;
Les corps qui sont ici, la ville peut les prendre;
Ils garderont au front comme une croix de cendre
Le vestige du dieu que tu es maintenant". (8)

Ces vers expriment une étude psychologique qui est assez intéressante, et qui est assez bien exprimée - beaucoup mieux que dans les autres "Odes", parce qu'elle est beaucoup plus claire, mais c'est plutôt une impression de l'auteur qu'une vérité scientifique. C'est-à-dire, l'orateur peut être bien sûr de l'effet de la foule sur lui-même, mais il n'est jamais sûr de son effet sur la foule. La vraisemblance que l'auteur a si bien su mettre dans tant de ses oeuvres manque dans ces petits poèmes; l'idée unanimiste cède à l'impression personnelle, et paraît souvent bizarre et un peu ridicule.

EUROPE (31)

Dans ce poème l'idée unanimiste est exprimée et dans le titre et dans le traitement du sujet. L'auteur en nommant son poème "Europe", et en parlant des

souffrances communes à toutes les armées engagées dans la lutte terrible, exprime la pensée universelle - ou unanime - de la guerre.

Un critique⁽³¹⁾ a dit que le poème "Europe" est "bien un thrène". C'est un sujet qui se convient bien au génie de M. Romains et qui montre tout le pouvoir d'une imagination artistique et d'un désespoir accablant. Tout le poème est un cri d'agonie, de haine, et d'impuissance contre la persécution de la lutte qui a presque détruit "l'Europe, mon pays".

Le poème est divisé en cinq parties qui comprennent un tableau de guerre de plus en plus noir, et de plus en plus sans espoir à la fin. Le pouvoir du style est très évident dans l'originalité et dans la clarté frappante des descriptions. Par exemple, il dit au commencement:

"Le monde est une explosion
Qui reprend et qui rebondit;
Il ressemble à l'obus qui fuse,
A la grenade qui éclate;

Il a pour signe un crachement

"De terre, de fonte, de balles,
Et la montée d'une fumée,
Irrespirable hors d'un trou."

La deuxième partie montre bien le pouvoir de suggestion et de contraste qu'emploie l'auteur très souvent dans tout le poème. Il parle de l'Europe d'avant-guerre, des compagnons, des voyages de plaisir, de l'amour des beautés de la nature, et de la vie normale.
Alors:

"Nous arrivâmes sur le col.
Le vent commençait à parler
D'un autre horizon invisible."

L'idée de tristesse et de souffrance sans espoir est perpétuée dans la troisième partie. Elle commence:

"La pluie tombe sur le cinq-centième jour de la guerre."
C'est maintenant la guerre prolongée, cruelle, qui tient tout le monde un "prisonnier perpétuel".

Avec la continuation de la guerre, tous les sentiments naturels de l'homme meurent et rien ne l'intéresse plus; il se rend compte simplement qu'au

milieu de tout le bel ordre militaire qui l'entoure:

"Comme l'univers est d'accord
A vouloir qu'il meure demain."

De son dégoût écrasant de toutes les choses
de la guerre, l'auteur dit:

"Passant,
combien de printemps
Pour croire encore à la vie?"

Le maître terrible de l'Europe c'est une
larve énorme qui est décrite dans les lignes:

"Voilà deux ans qu'il est calfeutré dans sa proie.
Il mène au chaud la vie grasse et lente des larves,
Car il n'est pas besoin qu'il bouge; l'aliment
Vient à lui, l'aliment le baigne et le pénètre;"

Un appel aux foules ordinaires de l'Europe
termine le poème, mais c'est un cri de désespoir,
parce que quelque chose de la beauté vivante de l'
Europe est mort pour toujours.

L'intérêt principale du poème se trouve
dans la sincérité du tableau et dans l'art subtile,

pittoresque, et puissante que l'auteur emploie dans sa peinture. Chaque mot original, chaque image extraordinaire, explique toujours vigoureusement et sans artifice le sentiment universel de la guerre.

CROMEDEYRE-LE-VIEIL⁽³⁴⁾⁽⁴⁸⁾

Ce drame en vers expose bien la doctrine de l'unanimisme, mais à cause de l'intrigue improbable, fantastique et peu intéressante, la vraisemblance de la doctrine y manque.

On voit cette fois le groupe unanimiste formé au commencement de la pièce: il est si puissant que sa réputation s'est répandue dans tous les villages des environs. Ce groupe consiste de gens primitifs du village, Cromedeyre-Le-Vieil, qui est fier de son âge mûr, de ses exploits, et de ses traditions, et qui mène la vie d'un seul être puissant, arrogant et indépendant.

Personne ne sait ni le temps ni la force créatrice qui a formé le groupe de gens unis comme une

seule famille à Cromedeyre, mais au lieu de la force créatrice, il y a les traditions du village qui sont révérees de tout le monde, et au lieu de chef, il y a un comité des hommes les plus vieux - le comité des Anciens - et un jeune représentant, Emmanuel, qui exprime dans sa vie toute l'âme de Cromedeyre.

Au point de vue de l'étude de l'unanimisme, c'est la pièce dans laquelle le groupe fonctionne le plus comme un seul être. Voici un groupe qui a développé non seulement les mêmes traits spirituels et mentaux, mais aussi les mêmes traits physiques. Thomas du Pibou, homme d'un autre village, prétend les reconnaître à une assez grande distance, par sa façon singulière de marcher.

La fierté est le premier trait personnel démontré ^{les} par ^{les} gens de Cromedeyre. Ils viennent de faire bâtir une église qui leur paraît la plus parfaite expression de religion et de foi en Cromedeyre, deux sentiments qui sont toujours le même chez ces gens singuliers.

L'indépendance marque tous leurs desseins et toutes leurs actions: il faut célébrer l'achèvement

de l'église d'une manière différente et individuelle - un peu barbare, on pourrait ajouter. Un des Anciens l'exprime en ces mots:

"Je demande une dure orgie,
Des épaisseurs de nourriture,
Une colère de boissons,
Une ivresse de tous les membres
Qu'on met deux jours à ressuer;
Non pas pour la faim et la soif,
Géraud, pour le rassasiement;
Et non pour le rassasiement,
Mais pour la joie de Cromedeyre."

Les gens de Cromedeyre ont une confiance suprême dans la validité de leurs décisions. Pour remplir les offices religieux de l'église, il faut avoir un prêtre. Mais ils ne veulent pas accepter un prêtre choisi de l'église orthodoxe; il leur faut un homme de Cromedeyre, Emmanuel, qu'ils envoient à la Chartreuse pour être instruit. Emmanuel montre bien l'esprit d'indépendance et de confiance en lui-même: il ne reste pas à la Chartreuse parce qu'il ne peut pas accepter les doctrines de ses professeurs. A son retour à Cromedeyre, il explique aux Anciens:

"J'écoutais avec mes deux oreilles,
De toutes mes forces, je vous jure.
Je n'ai pu croire ce qu'ils disaient.
J'ai voulu comprendre à leur façon;
Mais, vrai! leur façon n'est pas la mienne?"

Un peu plus tard il dit:

"Avec beaucoup de paroles tristes,
Ils vous annoncent le dieu de Puy
Qui est peut-être aussi dieu de Rome.
Mais il n'est pas dieu de Cromedeyre."

Ce grand amour et cette admiration révérente pour le village paraissent beaucoup plus acceptables aux Anciens que l'éducation étroite qu'ils avaient souhaitée pour Emmanuel. Ils l'admirent beaucoup plus et se sentent tout à fait justifiés dans leur choix de prêtre quand il fait devant eux un miracle de guérison sur un enfant malade. Par conséquent, le retour d'Emmanuel ne leur donne qu'une raison de plus d'être confiants de leur justesse de jugement. Cet événement qui paraissait d'abord une affaire manquée devient un grand succès.

Cromedeyre qui se fait une religion et choisit un prêtre, fait aussi ce qui lui plaît dans la vie sociale, et dans Cromedeyre et dans les autres

villages. Ses jeunes hommes veulent des femmes, mais il n'y a pas assez de jeunes filles à Cromedeyre. Amenés par Emmanuel, ils vont prendre les plus belles jeunes filles des environs, et les tiennent contre l'attaque des jeunes hommes et les prières des vieux des villages ravagés.

Plus grand que tout son pouvoir dans ces choses de la vie ordinaire, c'est le pouvoir mystique qui vient à Cromedeyre et qui se fait sentir par les gens étrangers qui entrent dans le village. Les jeunes filles enlevées le sentent et y restent volontairement quand elles ont éprouvées la magie de Cromedeyre. Emmanuel, qui sait bannir les souvenirs pénibles des jeunes femmes, explique ce pouvoir mystique dans les mots:

"Cromedeyre entre en vous longuement.

Ouvrez vos songes."

On peut bien voir tout les traits personnels du groupe dans cette pièce; même l'introduction du personnage d'Emmanuel, ne fait qu'ajouter à l'impression du groupe comme un individu. Il vient seulement quand le groupe a besoin de lui, et il exprime toujours les désirs

et les plus hautes aspirations du groupe. Mais bien que la pièce donne un exposé très net de la doctrine de l'unanimisme, et bien qu'elle contienne beaucoup de passages d'une vraie beauté poétique, l'intrigue y est si improbable et si légère qu'elle a l'effet d'une vérité qu'on essaye de prouver par un conte de fées.

AMEDEE ET LES MESSIEURS EN RANG (48)(28)

Amédée, jeune cireur sérieux, est le héros de ce mystère d'un acte unique. Le désappointement, le renvoi d'Amédée, et sa réhabilitation par l'agence du groupe unanimiste forment le fond de l'intrigue. Ce groupe consiste en un patron, deux cireurs, Amédée et Léon, et les six messieurs en rang sur les fauteuils du salon de cirage. C'est le groupe seul qui est important. Sa raison d'être c'est le besoin journalier des hommes qui le forment, d'un côté, le besoin d'être servi, et de l'autre, le besoin de gagner sa vie. Il n'y a pas de chef, et toute l'action de la pièce montre l'effet du groupe sur le caractère d'Amédée.

Quand les clients ont pris leurs places,

Amédée et Léon commencent leur travail. Léon cire le premier monsieur et Amédée, le second. Mais quand Amédée a fini de cirer une chaussure il regarde son client et reconnaît un rival qui lui a ôté sa maîtresse. Humilié, il refuse de finir sa tâche, et préfère perdre sa place sans rien expliquer à personne.

Le départ d'Amédée a détruit l'esprit du groupe unanimiste. Léon refuse de finir la tâche qui a causé le trouble de son camarade, et il va dehors fumer. Le patron ne peut rien faire sans ses cireurs et va chercher Amédée, pendant que les six messieurs restent dans le salon et commencent à discuter l'affaire. Finalement le deuxième monsieur avoue qu'il est le rival d'Amédée, et que c'est réellement la cause de son départ.

Bientôt le patron revient avec Amédée; Léon, et cinq des messieurs reviennent aussi. Le rival est absent. Amédée essaye de cirer le troisième client, mais il se rend compte que tous les messieurs savent maintenant la cause de sa tristesse et de son humiliation. Il ne peut pas continuer comme ça, et

il demande le retour du rival. Alors quand cet homme est assis de nouveau dans sa place, Amédée tout en travaillant, lui explique qu'il le cire extraordinairement bien pour lui montrer qu'il accepte sa punition. Il finit sa tâche en colère, et prie le client de s'en aller pour ne revenir jamais.

A ce moment, un des messieurs, qui connaît bien Amédée, lui explique que ces six messieurs ont décidé de former le salon en une sorte de cercle privé de sorte qu'Amédée peut avoir à cirer bien des fois encore son rival. Amédée haït cette idée mais écoute le monsieur qui lui dit que son sacrifice et son intérêt dans son ouvrage peuvent bien le consoler de son désappointement en amour. Il dit:

"Je ne méconnais pas votre sacrifice, Amédée.

Jusqu'ici vous trouviez dans la pratique de votre art une diversion à votre douleur. Je le sais.

Quand vous veniez faire un extra chez moi, par exemple,

l'excellence même de votre travail vous procurait

l'oubli. Mais monsieur (il désigne le troisième client),

qui est homme de lettres, nous dira que dans d'autres

arts il est arrivé à de grands artistes de ne pas

vouloir séparer leur travail de leur souffrance la

plus intime....."

L'auteur a fait ici un effort d'ennoblir une tâche de l'espèce la plus humble, et de démontrer comment le groupe a pu causer de la joie et de la consolation à un individu qui souffre d'une grande douleur. Bien que cette idée soit bonne, l'intrigue de la pièce est un peu trop faible pour la montrer clairement.

PSYCHE

La série Psyché, composé des trois romans "Lucienne", "Le Dieu des Corps", et "Quand Le Navire", est l'histoire de l'amour de Lucienne et de Pierre. Le premier traite de l'amour avant leur mariage, le deuxième des deux premiers mois du mariage, et le troisième de la séparation des époux causée par la profession du mari.

Bien que tous ces livres soient bien écrits et très intéressants, ils ne montrent pas un développement de l'unanimisme. C'est, si l'on veut,

l'unanimité du couple qui s'aiment tendrement, mais l'unanimité du couple est une chose si commune, si ordinaire, et si ancienne puisque l'amour a toujours été le sujet de la plupart des histoires, qu'on pourrait bien se passer de le nommer l'unanimité, et se satisfaire de le reconnaître sous son vieux titre; l'amour d'un couple raisonnable, intelligent, et sympathique.

La chose intéressante dans ces histoires ce n'est pas l'existence de leur unanimité, mais c'est simplement leurs expériences dans le développement de l'amour conjugal.

LE BOURG REGENERE

Dans cette oeuvre intéressante, qu'il nomme "petite légende", M. Romans a donné un très beau morceau de prose, souvent poétisé. C'est l'histoire de la régénération d'un bourg au moyen unanime.

Au commencement de l'histoire la ville

dort, presque morte. Son seul lien avec le monde extérieur c'est le train, mais le train n'a pas d'influence sur la ville parce qu'elle n'engageait beaucoup ni dans l'industrie ni dans le commerce. Elle reste presque tout à fait indifférente à l'arrivée du train, parce que la gare, "le monument lui-même étriqué, timide, n'avait pas l'air d'être l'organe indispensable d'un besoin" et elle était très loin du centre de la ville.

Un soir, il arrive sur le train, un étranger, employé des postes, qui est destiné à changer tout le ton de cette ville dormante, et à être le chef, ignoré de lui-même, et en même temps celui de son groupe unanimiste. L'étranger n'avait pas de désir ou "d'intention de s'introduire en elle comme un élément original". Pourtant, il prenait un peu inconsciemment, les habitudes quotidiennes de la ville, dînait un peu avant son heure accoutumée, se couchait aussi de meilleure heure, et "le dimanche, il n'allait pas à l'église; mais il en éprouvait le besoin quand sonnaient les cloches, et la partie unanime de son être ébauchait alors le mouvement de

suivre l'affluence vers les offices".

L'après-midi d'un certain samedi, tout en se promenant sur le mail, et en rêvant de ses camarades d'autrefois, il entre dans un urinoir désert et écrit: "Celui qui possède vit aux dépens de celui qui travaille; quiconque ne produit pas l'équivalent de ce qu'il consomme est un parasite social". Voilà l'idée unanimiste qui sauve la ville. Cette fois, elle est lancée par un individu très insignifiant, qui ne pense pas à être chef d'un groupe, et qui la donne sans réfléchir et dans un mouvement de paresse.

Pendant qu'il continue sa marche, le jeune homme fait la connaissance réelle de la ville. Il voit que "ses devoirs de cité, elle n'en pratiquait aucun..." et que "lui n'était qu'un parasite, une voracité et une stérilité". Il y avait dans la ville quelques centres de "jonction des forces": l'église pour les femmes, le bazar pour les enfants, des cafés pour les hommes, et aussi des "centres périodiques", comme le marché du jeudi, les séances du conseil municipal, des dîners, mais "l'énergie d'une ville

se mesure au nombre et à la taille des groupes qu'elle suscite en elle pour s'y condenser" et dans le bourg "ils étaient rares et mesquins".

Après cette expression claire du besoin du bourg, l'auteur montre comment l'idée du jeune homme fait son travail. Dans chacun des centres il y a quelqu'un qui y pense, un commerçant retiré qui voit l'écriture commence à penser d'un changement de vie dans lequel il produira quelque chose et ne continuera pas de vivre sur le travail des autres; un rentier a la même idée; dans le café de la Mairie quelques gens discutent sur le sujet du parasite; le propriétaire du bazar décide de prendre comme devise "Gagne ton pain"; et la nuit, quatre ouvriers d'une pâtisserie qui travaillent pendant que les autres gens de la ville dorment, eux aussi parlent du parasite. L'auteur a bien expliqué le pouvoir de l'idée avec ces mots; "Comme alentour, les autres hommes dormaient; comme tous les autres hommes étaient une poussière de rêves, il n'y avait plus qu'une idée qui veillât dans la ville". L'idée gagne graduellement aux réunions intellectuelles, l'église et le prêtre, et aussi le maire, les gens les plus instruits.

Bientôt les marchands de la ville font bâtir des baraques en bordure de la place du marché pour vendre des marchandises aux paysans. C'est le premier acte de production et de service pour les services de la campagne. Il est suivi de beaucoup d'autres. Le maire et le conseil municipal décident d'établir des usines, et le bourg, après un an, est régénéré.

C'est une oeuvre très simple de plan, mais l'idée est bien développée, et l'unité du tout est parfaite. Le seul personnage principal disparaît tout à fait à la fin mais il a fait son ouvrage et sa disparition n'est ni singulière ni remarquable: le bourg a adopté et utilisé son idée mais il n'a plus besoin de lui pour remplir sa mission. Le groupe unanimiste se montre bien capable de s'acquitter de ses devoirs civiques.

MORT DE QUELQU'UN (28)(50)(39)(34)

Si M. Romains n'avait donné au monde littéraire que cette seule oeuvre il aurait gagné .

un nom célèbre parmi les auteurs qui sont des penseurs philosophiques, et de vrais artistes. Non seulement paraît-il, c'est un chef-d'oeuvre parmi les autres ouvrages de cet auteur, mais c'est aussi un chef-d'oeuvre de la pensée unanimiste. Le thème central ne varie pas du commencement à la fin, mais il s'enrichit de plus en plus par l'introduction de beaucoup d'effets changeants, mais harmonieux.

Du point de vue du style, c'est un classique. Le sujet est très simple, l'action est presque négligeable, mais la richesse de la pensée psychologique est belle et fine. Chaque détail,- le livre contient un amas de détails minces et bien observés,- ajoute à cette richesse, et est toujours à sa place. Le langage est très simple mais d'un pouvoir surprenant et souvent inattendu.

Cette fois le groupe unanimiste n'existe pas comme un seul être mais il est composé de beaucoup de petits groupes qui se forment, se dissipent, et se perdent comme les vagues qui sont commencées dans une flaque d'eau quand une pierre y tombe. Le pouvoir qui crée ce groupe est simplement un souve-

nir, un souvenir si insignifiant qu'on est étonné de trouver qu'il ait du pouvoir perceptible.

L'histoire traite de la mort d'un simple mécanicien retraité qui demeure à Paris et qui connaissait peu de gens. Mais bien que pour "les yeux" des hommes l'existence de Jacques Godard se confinât dans deux étroites pièces, l'auteur, à l'aide d'une imagination belle et puissante, montre la grande influence de l'âme de cet homme pauvre et humble.

La mort de Jacques Godard est comme la chute de la pierre dans l'eau, et les vagues sont les influences de sa mort sur les gens qui l'entourent. Il y a premièrement le concierge qui le découvre mort dans sa chambre. Cet homme bon au fond mais un peu inquiet du trouble que la mort de son locataire lui cause, prévient d'une dépêche les vieux parents du mort et alors il prévient aussi les locataires. Soudainement la maison se trouve saisie d'un nouvel élan d'amitié, de sympathie, et de bonté. A cause du mort les locataires parlent l'un à l'autre et découvrent une âme d'unanimité qui les pousse

d'acheter une couronne pour orner le cercueil, et de faire mille petits signes d'amitié l'un à l'autre.

A l'arrivée de la dépêche dans le bourg près duquel demeurent les vieux parents, l'impulsion de la vague atteint premièrement les vieux, puis s'étend par tout le petit village, et finalement aux gens de la diligence dans laquelle le père va à la gare.

Enfin, à Paris, quand le vieux père rencontre le concierge et les locataires, les émotions de tous ces gens se mêlent sous l'influence des funérailles. La première grande vague, causée par la mort, semble pousser tous les petits événements avant elle, mais des autres vagues plus petites, semblent croiser et changer momentanément le sens de la première.

Par exemple, le petit cortège quitte la maison se sentant entièrement uni par le sentiment de la mort. "La maison s'était laissée pétrir par cette mort", et "depuis l'instant où l'âme d'un homme avait volé en éclats, des hommes s'étaient mis en route vers sa mort, comme des troupes marchent au canon. Ils se

rejoignaient, ils se concentraient, ils gonflaient la maison, ils faisaient une petite foule dense qui saillait sur la rue".

Pendant qu'il marche au cimetière, le cortège se sent frôlé de beaucoup de petites impulsions. Avant qu'il ne soit allé très loin il se sent de plus en plus petit, puis il éprouve une sensation de liberté en marchant au milieu de la chaussée. Pour le moment le mort est oublié, les gens parlent deux à deux ou pensent à leurs affaires. Même le vieux père a presque cessé de penser à Jacques et est saisi d'une vague peur de ne plus jamais revoir son village.

Bien qu'ils parlent et pensent des choses différentes, le grand mouvement causé par la mort les pousse toujours parce que "au fond d'eux-mêmes, vers ces régions de l'être qui ne pensent pas, il y avait chez les uns et les autres une sorte d'enflure, d'effervescence, une envie de déborder et de se joindre par-dessus les séparations négligeables des corps, une promiscuité croissante, une fête où de petites âmes aveugles et ivres se coudoyaient en fredonnant, comme les gens d'une noce".

Les petites vagues s'interprètent dans des sentiments successifs de joie, de confiance ou de peine. Alors, comme il s'avance, le cortège rencontre une grande foule qui "bouchait le passage". C'étaient des grévistes qui se battaient avec les agents de la police, mais quand cette foule s'aperçoit du cortège, les gens cessèrent tout à coup de se battre et laissèrent passer le cortège. Alors "ses hommes frémissaient d'orgueil et de joie". Enfin le cortège entre dans l'église où le son de l'orgue lui semble la voix du mort. Plus que jamais il sent son pouvoir doux et solennel.

Les funérailles représentent la plus grande vague de l'influence du mort, mais il y en a des autres. Quelques-unes sont très petites, par exemple, quand les messieurs du cortège racontent l'histoire à leurs familles, quand le concierge a peur qu'il ne devienne vieux et qu'il ne meure aussi, et quand des hommes de la Société du Velay rappelle le mort, quelquefois sans se souvenir de son nom. Il y en a aussi une plus grande et plus pathétique que ces autres; c'est la mort des vieux parents de Jacques Godard.

Au moment de ces morts il semblait que la vie du mécanicien retraité était bien finie, mais l'auteur continue de raconter "ce qui lui arriva au moment d'atteindre le fond du néant". Un jeune homme qui avait assisté aux funérailles se promène un jour de printemps sur le boulevard. Il sent la joie de la saison, mais un souvenir des funérailles lui vient. Il tâche de rappeler toute l'image et se rend compte pour la première fois de sa vie ce que c'est que la mort, et il croit aussi qu'il y a bien une survie. "Pourtant," pense-t-il, "si je mourais tout de suite, je suis sûr que je ne disparaîtrais pas. J'entrerais de plain-pied dans une grand âme qui ne peut pas mourir".

Toutes les vagues de l'influence du mort ont maintenant perdu leur individualité; elles se sont mêlées comme une odeur dans les autres choses de la nature, et comme une odeur, elles deviennent partie de l'univers entier. (a)

(a) Cf. "Adonais" de Shelley:

"He is made one with nature; there is heard
His voice in all her music, from the mean

Un résumé ne peut pas expliquer la beauté de cette oeuvre, parce que chaque détail, même le plus petit est nécessaire pour faire comprendre cette beauté. C'est l'oeuvre d'un artiste qui a su choisir un très petit événement, et en montrer avec une force et avec une beauté frappantes, l'importance et la solennité de l'existence, même du plus humble. C'est une très belle succession d'images psychologiques, et en même temps un très beau sermon sur l'éternité de la vie.

C'est aussi un exemple de l'unanimité souple, large, varié, employé dans un sens pathétique, et coloré de chaque teinte des sensations humaines.

"Of thunder, to the song of night's sweet bird;
He is a presence to be felt and known
In darkness and in light, from herb and stone,
Spreading itself where'er that Power may move
Which has withdrawn his being to its own;
Which wields the world with never-wearied love,
Sustains it from beneath, and kindles it above."

CHAPITRE IV.

La Vie Du Groupe Ou De L'Individu Qui Est Hors De L'Unanimisme

M. Romain a fait de sa doctrine⁽²⁸⁾
une sorte de philosophie de la vie. La vie unanime
c'est la vie heureuse et puissante, la vie d'un
individu, ou d'un groupe qui possède le "sens so-
cial".^(a) Mais quelquefois l'individu ou le groupe
ne sent pas cette âme unanime et l'effet est très
malheureux. C'est ce qu'il montre dans les pièces
"Le Dictateur", "L'Armée Dans La Ville", et "Jean
Le Maufranc; Musse".

LE DICTATEUR⁽²⁴⁾⁽²⁵⁾⁽²⁹⁾

Cette pièce explique la crise d'âme d'un
homme qui part de son groupe parce qu'il ne peut

(a) Jean Le Maufranc. Acte I. Sc. VII.

plus amener son groupe avec lui. Dénis, qui est chef du groupe révolutionnaire, est choisi par le roi pour être chef du gouvernement. C'est évidemment un triomphe pour les révolutionnaires, mais aussitôt que Dénis se sent chef du gouvernement il éprouve un changement entier de ses idées politiques, et il faut rompre avec son parti. Pour sauver son pays, il se fait nommer dictateur, met en prison son meilleur ami, Féréol, et reste autocrate dans son pouvoir, mais sans amis.

Bien que l'histoire ne soit pas nouvelle, elle est marquée d'une beauté tragique. Les discours sont trop rêveurs pour donner l'effet d'une action rapide telle que la montre ce changement de gouvernement. La doctrine de l'unanimité n'y paraît pas très forte, parce que l'intrigue traite de Dénis plutôt que de son groupe.

L'ARMÉE DANS LA VILLE

Dans ce drame en vers, M. Romain nous a donné une tragédie du groupe qui n'éprouve pas

de sentiments unanimes, d'un groupe qui a le nom, mais qui n'a pas l'esprit d'un groupe uni.

L'armée qui a possédé la ville pendant la plus grande partie de l'année, s'est montrée très dure envers les citoyens. Ceux-ci plaignent la destruction de leur ville. Ils croient que:

"Un morceau de la ville est perdu,
Perdu pour jamais, je vous le dis;
Les maisons, les cafés, les jardins,
Tout n'est plus que le lit d'une armée."

A l'occasion d'une fête, vieille tradition dans la ville, les citoyens amenés en nom du maire, mais en réalité, de sa femme, complotent la destruction de l'armée. Chaque famille de la ville invite un soldat à dîner avec l'intention de le tuer, de sorte que tout le camp restera vide, et la ville sera une fois de plus libre.

La femme du maire invite le général. Elle dit: "La ville c'était moi, et l'armée c'était lui"; mais ce n'était pas tout à fait la vérité, parce que le général n'était populaire ni avec ses officiers, ni

avec ses soldats, de sorte qu'il n'était pas l'armée dans le sens unanime d'être le représentant de l'âme et de l'esprit de l'armée. Il avait accepté son invitation tout en sentant un piège et il savait que l'armée était une maison divisée.

La femme du maire n'était pas non plus "la ville", parce que les hommes ne voulaient pas la mort des soldats dans la manière barbare conçue des femmes. Par conséquent, bien que la femme du maire fût assez forte de causer la mort du général, le complot ne réussit pas. L'armée, avertie, se ramassa et posséda encore la ville. Mais le général fut tué, la femme du maire n'avait qu'aggravé l'état de la ville, et ni l'un ni l'autre n'avait éprouvé le succès du groupe unanime.

JEAN LE MAUFRANC⁽⁴⁸⁾ : MUSSE

La dernière édition de "Jean Le Maufranc" publiée le 23 mars, 1931, paraît sous le titre: "Musse, précédé de sa première version, Jean Le Maufranc". "Musse" a aussi un titre secondaire; c'est "L'Ecole de

L'"Hypocrisie", et ce titre explique brièvement l'intrigue des deux pièces.

Jean le Maufranc ou Jean Musse, comme il s'appelle dans la deuxième pièce, est l'homme qui manque toutes les joies de la vie unanime. Jean est un vétéran de la grande guerre, la guerre qui avait pour but de finir la guerre et de rétablir la liberté aux hommes. Mais quand la guerre est finie et Jean se trouve rétabli dans la vie ordinaire, il ne trouve pas la liberté à laquelle il a songé tant de fois.

L'Etat lui impose partout des restrictions, la douane, le service militaire, obligatoire, des impôts, des amendes de toutes sortes; la famille le restreint, et même les groupes de gens qui prétendent travailler pour le rétablissement de la liberté ne sont que des pièges pour le restreindre de plus en plus. De cette espèce il trouve la "Ligue internationale pour la protection de l'homme moderne". Il la décrit à l'Evêque, qui est un de ses membres distingués:

"Je vous ai vus tous les huit, penchés sur la table, sur la table d'opération, vous passant les outils... J'ai vu au même moment tous les endroits du monde, où

"une terrible équipe était penchée comme ça, en train de préparer le bonheur de l'homme moderne, de le préparer anatomiquement pour le grand amphithéâtre de l'Etat.....J'aurais été content de vous tuer, tous les huit".

Jean est un homme honnête mais aussi indépendant; il explique au contrôleur: "Malgré moi, j'ai encore..... des réflexes d'homme libre". Quand il se rend compte combien la vie le gêne il emploie tous ses efforts à se tirer de sa condition pénible. Après beaucoup de réflexion il ne trouve qu'un moyen: c'est le bluff, la ruse, l'hypocrisie. Mais un homme honnête a besoin de quelque instruction pour être hypocrite. Jean cherche ses professeurs et les trouve parmi les gens qui ont pour profession la défense de la liberté publique, notamment, la police, et le Président de la "Ligue".

Bien que Jean trouve plus de succès en employant la ruse qu'en employant l'honnêteté, il n'est pas heureux. Il sent le besoin de l'approbation et de la confiance des autres. C'est pourquoi, dans la première pièce qu'il cherche la société de Pierrette

et se confesse à l'Evêque. Il sait tromper l'Etat, sa femme, et tous ses camarades d'autrefois, mais il ne sait pas se tromper lui-même. Il reste à la fin un homme triomphant dans sa ruse, mais seul et malheureux, en réalité, l'homme sans son groupe.

CHAPITRE V.

La Contribution De M. Jules Romains

A La Littérature Moderne

Dans toutes ses oeuvres M. Romains a employé la doctrine de l'unanimisme des degrés variés et des effets divers. C'est comme le clavier de l'orgue sur lequel l'organiste improvise ses thèmes bien différents. M. Romains a fait sonner sa doctrine dans tous les états de la vie, des plus humbles aux plus aristocratiques, des pauvres paysans de "Mort de Quelqu'un" à la Baronne qui s'intéresse à la politique; dans tous les sentiments, des plus tendres aux plus durs, de l'amour de Lucienne pour son mari, à la haine de Jean le Maufranc pour les restrictions sur sa liberté; et dans toutes les activités de la vie, du simple métier du cireur aux devoirs du dictateur. Il a tout joué, et comme l'organiste, il a fait

changer l'harmonie avec ses sujets, ses opinions, et ses caractères.

Tout comme l'organiste il a commencé avec un rêve qu'il a voulu présenter au monde: un rêve beau, gai, triste, sombre, ou pensif. L'organiste cherche des harmonies de ton; pour présenter son rêve, M. Romain a beaucoup cherché la mystification. (34)

Pour l'employer il a choisi une vérité, l'a exagérée, et l'a mise au monde d'un aspect réel, vrai, et assez puissant pour exclure toutes les autres vérités.

C'est ce qu'il a fait dans "Knock". Les gens de Saint-Maurice sont si persuadés par l'idée du besoin de guérison et aussi de leur besoin du docteur Knock, lui-même, que le docteur fait ce qui lui plaît avec eux.

Ce n'est pas que l'idée de l'hygiène prophylactique ne soit pas bonne, mais l'auteur a su la présenter comme une vérité absolue, la seule dont on ait besoin, et assez grande pour dominer toute la vie d'un canton.

Dans "Le Bourg Régénéré" c'est l'idée du parasite qui exerce une si grande influence sur les esprits que tous les petits groupes se joignent pour le bien-être civique. Il est très évident que cette

idée n'est pas la seule qui pût régénérer la ville somnolente mais aux gens du bourg c'est suffisant, et l'auteur l'a présenté avec une puissance réelle.

Dans "Donogoo Tonka" et dans "Les Copains" l'auteur ne s'est pas soucié de fonder sa mystification sur même une petite vérité. Il a procédé directement du mensonge, lui a donné l'apparence de la vérité et a fini par achever le résultat désiré.

Dans "Cromedeyre-Le-Vieil" l'idée de la supériorité de Cromedeyre domine tous les gens de sorte que Cromedeyre reste unique dans son pouvoir sur tous, et les gens et les villages des environs. Il est probable que la vie civique des villages primitifs était beaucoup plus forte qu'aujourd'hui, mais ce n'est pas probable qu'un seul village la sentait autant que Cromedeyre et que tous les autres ne la sentaient pas du tout.

La vérité établie par la mystification crée les groupes unanimes. Ces groupes partagent la fortune de la vérité qui les crée. Si la vérité est assez grande, comme dans "Knock", le groupe paraît

réel et fort, mais si elle est faible, comme dans la formation du Comité des Honnêtes Gens,^(a) le groupe paraît faible aussi.

On se rend compte que pour développer l'unité ou l'unanimité complète, il faudrait avoir un groupe d'individus égaux en intelligence, et en forces physiques, mentales, et spirituelles, de sorte qu'ils réagiraient de la même manière aux influences extérieures. Mais dans un groupe d'êtres humains ce n'est pas évidemment possible et par conséquent, la doctrine de M. Romains ne réussit pas toujours. Elle crée quelquefois des groupes peu naturels. Il faut considérer le groupe comme un seul être mais ce n'est pas très souvent qu'un groupe peut agir comme cela dans la vie actuelle. C'est seulement sous l'agence d'un grand chef, ou d'une grande influence qu'il le fait. Les meilleures oeuvres de M. Romains, "Knock", "Europe", "Mort de Quelqu'un", et des autres, y réussissent le plus, parce que la force de l'idée créatrice est assez puissante pour donner une apparence véritable de la vie aux groupes. Dans quelques autres, comme "Cromeyre-Le-Vieil", et "Amédée", ni l'idée ni les créateurs^{ne} sont assez forts, et les groupes ont un air

(a) Le Mariage de M. Le Trouhadec. Acte II. Sc. VIII.

mécanique et artificiel.

Dans son traitement du groupe les personnages de M. Romains souffrent souvent une perte d'individualité. Avec l'exception de Knock qui reste toujours le médecin professionnel, capable, imperturbable; et quelques-uns des autres, comme Lucienne et Pierre, dans les oeuvres peu marquées de l'unanimisme, il n'y a pas de personnages d'un caractère bien dessiné ou développé. Le chef lui-même du groupe est très souvent un homme très ordinaire, choisi par accident, et qui pourrait être remplacé par aucun autre membre du groupe. Dans les oeuvres comme les deux pièces sur Le Trouhadec et "La Scintillante" les personnages paraissent comme des types ou comme des êtres indistincts et peu réels. Par exemple dans "Le Mariage de M. Le Trouhadec", il n'y a pas une seule femme admirable ou intéressante. La Baronne, intéressée ostensiblement à la politique donne toujours l'impression de vouloir se marier avec M. Le Trouhadec tout en essayant de le marier à sa fille Geneviève. Cette jeune fille, apparemment sincère, mais peu naturelle, ne se dessine pas du tout clairement. Rolande, la jeune fille amoralisée qui n'hésite jamais quand il est question de son intérêt,

s'abaisse à toutes sortes de mesquineries pour accomplir ses projets. On ne sent pas après la lecture de cette pièce qu'on a fait la connaissance de femmes réelles, mais simplement des êtres imaginaires et peu probables.

Il est vrai que quelques-unes des oeuvres de M. Romains ne se basent pas seulement sur la description de ses héros. Par exemple "Mort de Quelqu'un" n'a pas besoin d'un héros principal, parce que son succès dépend sur le développement d'une idée philosophique et non sur des événements ou de l'action; mais dans des autres oeuvres le manque d'individualité des personnages est une cause de faiblesse. Ordinairement M. Romains ne perfectionne pas son intrigue par ses personnages, mais dépend sur l'action produite de l'idée créatrice pour donner de la force à son oeuvre.

On pourrait ajouter que les personnages principaux de M. Romains présentent quelquefois cette apparence d'irréalité ou à cause de leur grande faiblesse, ou à cause de leur pouvoir extrême. Par exemple dans "Cromedeyre-Le-Vieil" le seul personnage

qui compte c'est Emmanuel, mais Emmanuel paraît trop surhumain, trop clairvoyant, et un peu trop égoïste pour être le héros bien-aimé et populaire que l'auteur veut présenter. C'est aussi le cas de Bénin⁽²⁷⁾ dans la pièce "M. Le Trouhadec Saisi Par La Débauche".

Il agit d'une façon si incompréhensible qu'il paraît un magicien plutôt qu'un homme réel. De la même souche sont Démétrios de la pièce du même titre, et Mercus de "Le Déjeuner Marocain". D'un autre côté, il est peu probable qu'Amédée, le cireur, puisse actuellement causer une crise si grande dans son groupe, ou que l'homme inconnu de "Le Bourg Régénéré" puisse causer un changement si énorme dans sa ville. C'est évident que pour M. Romains la peinture des personnages ne compte pas beaucoup, mais pour lui, il s'agit surtout de placer l'individu dans son groupe naturel.

Pendant que ses meilleures oeuvres montrent sa facilité dans l'emploi de la doctrine,- une vraie harmonie parmi les sons de sa création,- il paraît qu'il a quelquefois joué la doctrine sans produire un effet agréable ou intéressant. C'est le cas dans les "Odes et Prières", dans la formation du Comité des

Honnêtes Gens, ^(a) dans "Cromedeyre" et dans "Amédée". On s'y intéresse à la doctrine plutôt qu'au thème, aux efforts du musicien, plutôt qu'à sa musique. L'oeuvre paraît quelquefois un voyage d'exploration dans un nouveau pays de l'unanimité, où l'explorateur ne trouve rien d'intéressant ou de valeur. Néanmoins il raconte sans sa verve accoutumée le voyage.

Bien qu'il y ait quelques dissonances dans son emploi de la doctrine de l'unanimité, il y a aussi beaucoup d'harmonies. Un critique ⁽³⁴⁾ a dit: "En réalité il n'y a qu'un unanimiste intégral, qui est M. Romains". La contribution personnelle de cet auteur à la doctrine vaut bien être considérée. Il n'est pas le créateur de la doctrine, mais il a rendu un grand service au monde littéraire en la constatant, en lui donnant une forme précise, et véritable. Il a fait pour l'étude du groupe quelque chose de semblable à ce que les grammairiens ont fait pour l'étude de la langue. Les grammairiens ont constaté des règles pour l'emploi des mots dans des phrases et ont montré à tout le monde la possibilité de les comprendre et d'en faire un bel emploi. On peut dire que M. Romains ressemble au savant Newton qui

(a) Le Mariage de M. Le Trouhadec. Acte II. Sc. VIII.

ne créa pas la loi de gravité parce qu'elle existait toujours, mais il la constata⁽⁵⁰⁾ de sorte qu'elle pourrait être considérée et employée des gens ordinaires. Jusqu'au présent c'est la vie de l'individu qui a été généralement le sujet du drame, du roman et du poème, mais M. Romain a démontré qu'il y a une vie actuelle, variable, et puissante du groupe, qui est aussi intéressante que celle de l'individu.

Non seulement M. Romain a-t-il constaté ou formulé la doctrine, mais dans l'emploi qu'il en a fait il a répandu toute la richesse de son art individuel, d'un esprit fort, d'une conviction de la justesse de ses opinions, d'une appréciation des beautés de la nature et des réalités de la vie, d'un grand pouvoir d'observation, et d'une imagination poétique.

Par conséquent on trouve que ses meilleures oeuvres sont fortes. Cette force s'exprime et dans l'idée créatrice de l'oeuvre et dans sa manière de travailler. Quand Knock présente sa grande idée aux gens de Saint-Maurice il persuade tout le monde. Personne n'en doute. Quand les copains s'engagent à leurs exploits, ils les accomplissent d'une unanimité parfaite. Dans "Le Bourg Régénéré" et dans "Mort de

"Quelqu'un" toute l'action et toute la pensée n'expriment que l'idée centrale et donnent un effet d'unité complète.

Cette qualité de force aide à donner aux oeuvres de M. Romains leur ton masculin. (48)(34)

Mais il est produit aussi par l'absence de personnages féminins dans ses oeuvres et par son choix d'intrigues et de projets qui intéressent plus les hommes que les femmes. Quelquefois l'intrigue est d'une sorte qui exige la force physique d'un homme comme dans "L'Armée Dans La Ville" et comme l'incident du rapt dans "Cromedeyre-Le-Vieil". Très souvent aussi les images et les contrastes ont un ton masculin, qui donne l'effet du pouvoir, sans délicatesse. Par exemple dans "Europe":

"Mais cette guerre a beuglé d'abord"

et dans "Les Copains":

"Bénin bâilla, fit "euhh!", plus fort qu'un veau. Il lui sembla qu'il expecterait le sommeil".

M. Romains aime beaucoup à employer la satire, une satire variée, quelquefois piquante, mais généralement très gaie. Quelquefois tout le but de

l'ouvrage est une satire comme dans "Knock" ou dans "Donogoo Tonka". Parfois la satire entre simplement comme un embellissement de quelque partie de l'oeuvre.

Dans "Jean Le Maufranc" on trouve la satire piquante. Jean est très sérieux quand il dit: "Guérissez-moi d'être citoyen" ou "Tout ça, pour bien me faire sentir, dès mon réveil, dans un sale petit jour de gare pluvieuse, mon absurde, ma dérisoire situation de manant camouflé, de manant repeint en homme libre". Quelquefois cette satire piquante paraît un peu injustifiée. Dans cette même pièce l'auteur pour faire ridicule la "Ligue", peint les membres comme des personnes très absurdes et peu naturelles.

Une satire plus gaie paraît dans "Le Mariage de M. Le Trouhadec". Bénin en disciplinant le Comité des Honnêtes Gens leur conseille qu'aussi longtemps que durera leur travail de diriger le parti, "que ça ne vous empêche pas chacun pris à part, et dans le privé, d'être tout ce que vous voudrez", et aussi, "Que personne ne perde de temps à réfléchir. Dites n'importe quoi, s'il le faut, mais parlez sans interruption. C'est le principe même de toute discussion politique".

Dans toutes ses oeuvres M. Romaine montre une grande appréciation des beautés de la nature.

Dans "Europe" il lui donne des attributs humains:

"Le vent qui longe cette rue n'a pas dormi;

Il a froid d'insomnie; il frémit de fatigue.

Mais il vous prend, il vous ajoute à sa détresse;

Il n'y a pas de vêtement qui vous défende;

Il n'a pas de souvenir assez épais.

Un souffle, et votre coeur est cerné tout à coup

Comme un passant distrait qui n'a plus que ses cris."

Dans "Mort de Quelqu'un" il décrit l'escalier de la maison du mort par une belle image tirée de la nature:

"C'était une spirale d'air froid, d'où montait une rumeur de conque marine". Dans la même oeuvre il explique la sensation produite par le printemps en disant; "L'air tout entier semblait le dedans d'un tuyau d'orgue".

Dans "Les Copains" il y a beaucoup de belles allusions à la nature introduites pour ajouter à l'impression de joie dans toute cette oeuvre. Par exemple:

"Parfois toutes les branches ensemble faisaient un de ces murmures qui promettent tant au coeur".
Cet effet de légèreté convient très bien au ton de l'histoire. Encore :

"La lueur de la ville tombait là-dedans comme la poussière d'un tapis", image très originale, mais frappante.

Quelquefois ces allusions ont un air très drôle. Une description de Bénin et de Broudier à bicyclette est ainsi donnée :

"Comme il y avait clair de lune, deux ombres très longues, très minces, précédaient les machines, telles que les deux oreilles du même âne".

Quand ces deux copains se réveillent le matin, la description est :

"Comme des gouttes de pluie qui tapotent sur des vitres, les choses du dehors leur arrivaient dessus".

On voit ainsi, que le charme des œuvres de cet auteur ne dépend pas seulement de son emploi de la doctrine de l'unanimité. Si ce n'était que cela, son œuvre serait très banale et n'attirerait jamais l'attention universelle. Ses meilleures œuvres sont celles dans lesquelles la doctrine se

trouve le plus, mais celles où l'intrigue ou la pensée sont d'elles-mêmes assez grandes pour attirer l'attention sans la doctrine. C'est-à-dire, la doctrine aide très bien dans l'oeuvre, elle aide à donner de la vraisemblance et du pouvoir, mais elle n'est pas la seule chose nécessaire pour la faire réussir, ni la chose la plus importante.

Pourtant M. Romain s'est rendu compte de la valeur de la doctrine, il l'a beaucoup employée, et il a montré qu'elle a une importance réelle. C'est ce qui constitue l'originalité de sa contribution à la littérature moderne.

BIBLIOGRAPHIE

OEUVRES DE JULES ROMAINS

ROMANS

1. Mort de quelqu'un
2. Les Copains
3. Psyché I. Lucienne
II. Le Dieu des corps
III. Quand le navire.....

CONTES ET ESSAIS

4. Le vin blanc de la Villette
5. Donogoo Tonka
6. Le Bourg Régénéré

POESIE

7. La Vie Unanime
8. Odes et Prières
9. Le Voyage des Amants

10. Europe
11. Un Etre en marche

THEATRE

12. Knock
13. M. Le Trouhadec saisi par la débauche
14. Le mariage de M. Le Trouhadec.
15. La Scintillante
16. Cromedeyre-Le-Vieil
17. Amédée
18. Le Dictateur
19. Démétrios
20. Le Déjeuner Marocain
21. Musse
22. Jean le Maufranc

PERIODIQUES

ANNALES POLITIQUES ET LITTERAIRES:

23. 15 août, 1928. B. Crémieux: Le dieu des corps
24. 24 oct. 1926. G. Bauer: Le dictateur

JOURNAL DES DEBATS:

25. 15 oct. 1926. H. Bidou: Le dictateur
26. 13 fév. 1925. H. Bidou: Le Mariage de M. Le Trouhadec

MERCURE DE FRANCE:

27. 15 avril, 1923. H. Béraud: M. Le Trouhadec saisi
par la débauche
28. 15 mai, 1924. H. Legrand: L'unanimisme est-il
une théorie?
29. 15 nov. 1926. A. Rouveyre: Le dictateur.
30. Jan-fév. 1913. Georges Duhamel: Jules Romains,
Odes et Prières

NOUVELLE REVUE FRANCAISE:

31. Jan-juin: 1920. Georges Duhamel: Puissances de
Paris: Europe
32. Jan-juin: 1921. Luc Durtain: Le Voyage des Amants
33. Jul-déc: 1921. Jules Romains: Petite Introduction
à un cours de technique poétique
34. Jul-déc: 1921. Albert Thibaudet: Unanimisme
35. Jan-juin: 1922. Roger Allard: Amour couleur de Paris

36. Jan-juin: 1922. Benjamin Crémieux: Les Copains
37. Jan-juin: 1922. Jules Romains: Aperçu de la
psychanalyse
38. Jul-déc: 1922. Luc Durtain: Lucienne
39. Jul-déc: 1923. Mort de quelqu'un
40. Jul-déc: 1923. Jules Romains et Georges Chennevière:
41. Jul-déc: 1923. Petit traité de versification
42. Jan-juin: 1924. Gabriel Marcel: Knock
43. Jan-juin: 1924. Henri Pourrat: Le vin blanc de
la Villette
44. Jul-déc: 1924. Jean Prévost: Knock et M. Le
Trouhadec
45. Jul-déc: 1924. Claude Roger-Marx: La Scintillante
46. Jul-déc: 1925. Benjamin Crémieux: Ode génoise
47. Jan-juin: 1926. René Lalou: La Vie Unanime
48. Jan-juin: 1929. Jean Prévost: La conscience
créatrice chez Jules Romains

REVUE DES DEUX MONDES

49. 1 nov. 1926. R. Doumic: Le dictateur
50. 1 fév. 1924. A. Beaunier: Un écrivain à idées:
II. Jules Romains

REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE:

- 51. 4 août, 1923. F. Roz: Lucienne
- 52. 20 nov. 1926. G. Rageot: Le dictateur
- 53. 15 sept. 1928. F. Roz: Le dieu des corps

ENGLISH REVIEW

- 54. May, 1928. H. Shipp: The Dictator

LONDON MERCURY

- 55. May, 1928. A. G. Macdonell: The Dictator
- 56. June, 1926. M. Waldman: Knock

NEW STATESMAN

- 57. May 8, 1926. D. MacCarthy: Knock

SATURDAY REVIEW

- 58. Jan. 8, 1927. J. Palmer: Jean le Maufranc

